

# MAXI VIVA

HORS SÉRIE

NOVEMBRE 2004

1934-2004

GRATTE-CIEL

# L'IMAGINAIRE DU FUTUR

## sommaire

<b>Gratte-ciel, une histoire «politique»</b> par Jean-Paul Bret, maire de Villeurbanne .....	6
<b>L'avenir pour horizon,</b> par Philippe Videlier, historien, chercheur au CNRS .....	7
<b>Lazare Goujon, le maître d'œuvre,</b> par Philippe Videlier .....	8
<b>Les Gratte-ciel,</b> c'est Manhattan à Villeurbanne .....	9
<b>Morice Leroux,</b> l'architecte aux multiples façades .....	10
<b>Mathieu Flacher et Maria Greffet,</b> «On entre par la grande porte» .....	11
<b>François Tran,</b> «Gratte-ciel une référence qui tient la forme» .....	11

<b>Juste Jeanne Berger,</b> «le bonheur était aussi dans le pré» .....	12
<b>Yvette et Jacques Reineri,</b> «une façon de ne plus être ouvriers» .....	13
<b>Berthe Paccadet, son carré de soie</b> .....	13
<b>Marjolaine, un sacré brin de temps</b> .....	13
<b>Chauffage urbain, la formule magique</b> .....	14
<b>Place à la mue du siècle</b> .....	15
<b>La mairie, un point d'orgue</b> .....	15
<b>Un financement échafaudé</b> .....	16
<b>Plaidoyer pour un «crime»</b> .....	17
<b>Sophie Cassan, «Irréel...»</b> .....	17

1934-2004

GRATTE-CIEL

L'IMAGINAIRE  
DU FUTUR

<b>Coup de jeunes,</b> Julie, Lindsay, Justine, Samuel, Bruno, Xavier, Stéphane, Konkass, et les autres .....	18	<b>Georges Berger,</b> <b>«toujours le même étonnement» .....</b>	28
<b>Regards,</b> Philippe Schuller, Anne Van Der Stegen .....	19	<b>Jean-Paul Chich, «Au delà du Répit» .....</b>	28
<b>Commerce, une autre clef de voûte .....</b>	20	<b>En seconde au lycée Brossolette,</b> <b>«Gratte-ciel au peigne fin» .....</b>	29
<b>Pierre Valente, Patrick Amar,</b> <b>Jean-Claude Forquet,</b> commerçants et pas seulement .....	21	<b>En première au lycée Ampère,</b> l'art de la critique .....	30
<b>Du projet hygiéniste au point santé,</b> une même hérédité .....	22	<b>Culture, vie syndicale, vie associative,</b> au nom de l'Education populaire .....	30
<b>Un jardin qui ne vieillit pas .....</b>	23	<b>La villa de la grande souscription .....</b>	31
<b>A l'eau, hiver comme été .....</b>	24	<b>Les aventuriers de l'arche perdue .....</b>	32
<b>Du stadium à la Maison du livre .....</b>	25	<b>Christian Schiaretto, Lori Besson,</b> <b>Ruth Vega Fernandez, un théâtre sur place ..</b>	32
<b>Fabien Julian, sportif en tours .....</b>	25	<b>Emmanuel Jabert, Annie Tardivon, In situ ..</b>	33
<b>De bonne soupe et d'eau fraîche .....</b>	26	<b>Pierre Arnaud, histoire de rencontres .....</b>	33
<b>Nicole Gignon, sa curiosité est intacte .....</b>	26	<b>Alain Vargas, histoire de démocratie .....</b>	33
<b>Chamagnieu déjà .....</b>	27	<b>1934-2004,</b> des fêtes, des livres, des hommes : 70 ans de Gratte-ciel .....	34/35
<b>La classe années 30 .....</b>	27		

**MAXI VIVA** : place Lazare Goujon, 69100 Villeurbanne. Tél. : 04 78 03 67 33.  
/ **Directeur de la publication** : Jean-Paul Bret. / **Réalisation** : Service communication. / **Direction** : Marie Caballero. / **Rédaction en chef** : Mariette Grande. / **Rédaction** : Marianne Gastaldi, Laurence Salignat, Mariette Grande. / **Ont collaboré à ce numéro** : Michel Ridde, Mathias Lamy. / **Philippe Videlier** a participé à sa réalisation. / **Photographies** : Gilles Michallet (sauf mention). / **Secrétariat de rédaction** : Dominique Barthollet. / **Conception graphique et réalisation** : un+un multimedia. / **Tirage** : 75 000 exemplaires. / **Impression** : Offset Languedoc.  
/ **Site internet** : [www.mairie-villeurbanne.fr](http://www.mairie-villeurbanne.fr)  
Toute reproduction interdite. - N° ISSN : 0994-7124.

**Nous remercions tout particulièrement pour leur documentation ou leur contribution à ce numéro :**

Philippe Videlier, historien et chercheur au laboratoire Sociétés en Mouvement et Représentations du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), la Maison de l'Architecture Rhône-Alpes, Anne-Sophie Cléménçon, historienne de l'architecture, chargée de recherche au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), équipe géographique-cités/géophylle, la Société Villeurbannaise d'urbanisme, l'Institut d'Art Contemporain, M. Lazare Gaillard pour son témoignage et les documents qu'il a mis à notre disposition, M. et M<sup>me</sup> Charles Picault pour l'autorisation de reproduire gracieusement les photographies signées «Blanc et Demilly», M. Badey pour ses photographies, le service municipal des Archives et tous les habitants de Villeurbanne et d'ailleurs, qui ont bien voulu apporter leur témoignage sur ces lieux et ces temps, anciens ou contemporains, qui leur sont familiers.

**POUR COMPRENDRE CE QUE FUT CETTE «AVENTURE POLITIQUE»**, il faut se reporter un peu après la fin de la première guerre mondiale. La trame urbaine de Villeurbanne est discontinue, sans unité. Entre les bourgs miniatures que représentent Cusset, les Charpennes ou l'actuelle place Grandclément, il existe des petites maisons d'ouvriers, des ateliers, quelques usines, des champs. Villeurbanne ne ressemble en rien à ce qu'elle est aujourd'hui. Elle affiche les paysages multiples et disparates d'une banlieue mi-rurale, mi-industrielle. **ENTRE SES PARCELLES CONSTRUITES**, elle est faite de vide ou de constructions anarchiques que le vide justement attire. Les Gratte-ciel lui apporteront la densité qui fait la ville. Certes, ils lui offriront un centre, mais plus encore, ils marqueront le début de la continuité entre ses pôles éparpillés, ils lui donneront l'opportunité de rompre avec ses vides. Il y a soixante-dix ans, en juin 1934, en inaugurant ses Gratte-ciel, Villeurbanne faisait aussi l'acquisition d'un paysage et d'un statut urbains. Notre ville devenait une ville, ce qu'elle n'avait jamais été auparavant, qui plus est avec un cœur de logements sociaux ce qui était une gageure. **JE DISAIS «POLITIQUE» POUR TOUT CELA**, pour cette entreprise de conception urbaine, comme pour le projet de vie que Lazare Goujon et son équipe municipale avaient conçu. Il était question d'hygiène, dans les appartements et pour leurs occupants, de qualité de vie dans des logements confortables, mais aussi de service public en proximité immédiate, de culture, de vie syndicale et

associative. **BIEN SÛR, IL Y EUT DES IMMEUBLES À L'ARCHITECTURE MODERNE**. Au-delà des apparences, il y eut aussi ce que l'on appelait les commodités pour parler de l'eau sur l'évier et des sanitaires, il y eut le chauffage central collectif, des coursives en étage pour «trabouler» l'hiver, il y eut une mairie à la stature imposante, un palais du travail pour cette ville ouvrière, un théâtre, une piscine et même une place dont les bassins offriront des souvenirs à plusieurs générations d'enfants. L'hygiène, la culture et la liberté de pensée portaient en elles des valeurs identiques d'éducation populaire. Dans le passage de la banlieue à la ville, Villeurbanne ne bâtit pas d'un côté, les choses pour le corps, et de l'autre, celles pour l'esprit, mais elle les imagina toutes à la fois et pour tous. La métamorphose fut une révolution. **JE NE SAIS PAS SI CETTE CATHÉDRALE D'IDÉES NEUVES** — que furent les Gratte-ciel au moment de leur construction — a donné à elle seule une identité à Villeurbanne ou si ce nouveau quartier n'a fait que matérialiser ce que contenait l'air du temps, ce qui existait déjà à l'époque du projet comme une conviction. En dépit de son tissu décousu, malgré les caractéristiques de la banlieue qu'elle portait dans sa situation géographique et dans sa trame, Villeurbanne avait déjà éprouvé le sentiment de son existence. Elle avait plusieurs fois refusé d'être annexée à Lyon, préférant l'indépendance à l'état de territoire assimilé. **ELLE EUT RAISON. LES GRATTE-CIEL N'AURAIENT JAMAIS VU LE JOUR** si Villeurbanne n'avait

JEAN-PAUL BRET, MAIRE DE VILLEURBANNE, A PRONONCÉ CE DISCOURS LE JEUDI 14 OCTOBRE 2004 À L'OCCASION DU SOIXANTE-DIXIÈME ANNIVERSAIRE DES GRATTE-CIEL.

# GRATTE-CIEL, UNE «POLITIQUE»

C'est le mot «politique» qui traduit avec la plus grande justesse ce que fut ce projet hors du commun des Gratte-Ciel, ce qu'il offrit comme destin à Villeurbanne de 1934 à 2004, ce qu'il sera encore demain par sa valeur patrimoniale qui se confirme et s'enrichit avec le temps. «Politique» au double sens d'imaginer la vie de la cité et de s'y engager. «Politique» au double sens encore de faire se côtoyer deux échelles de

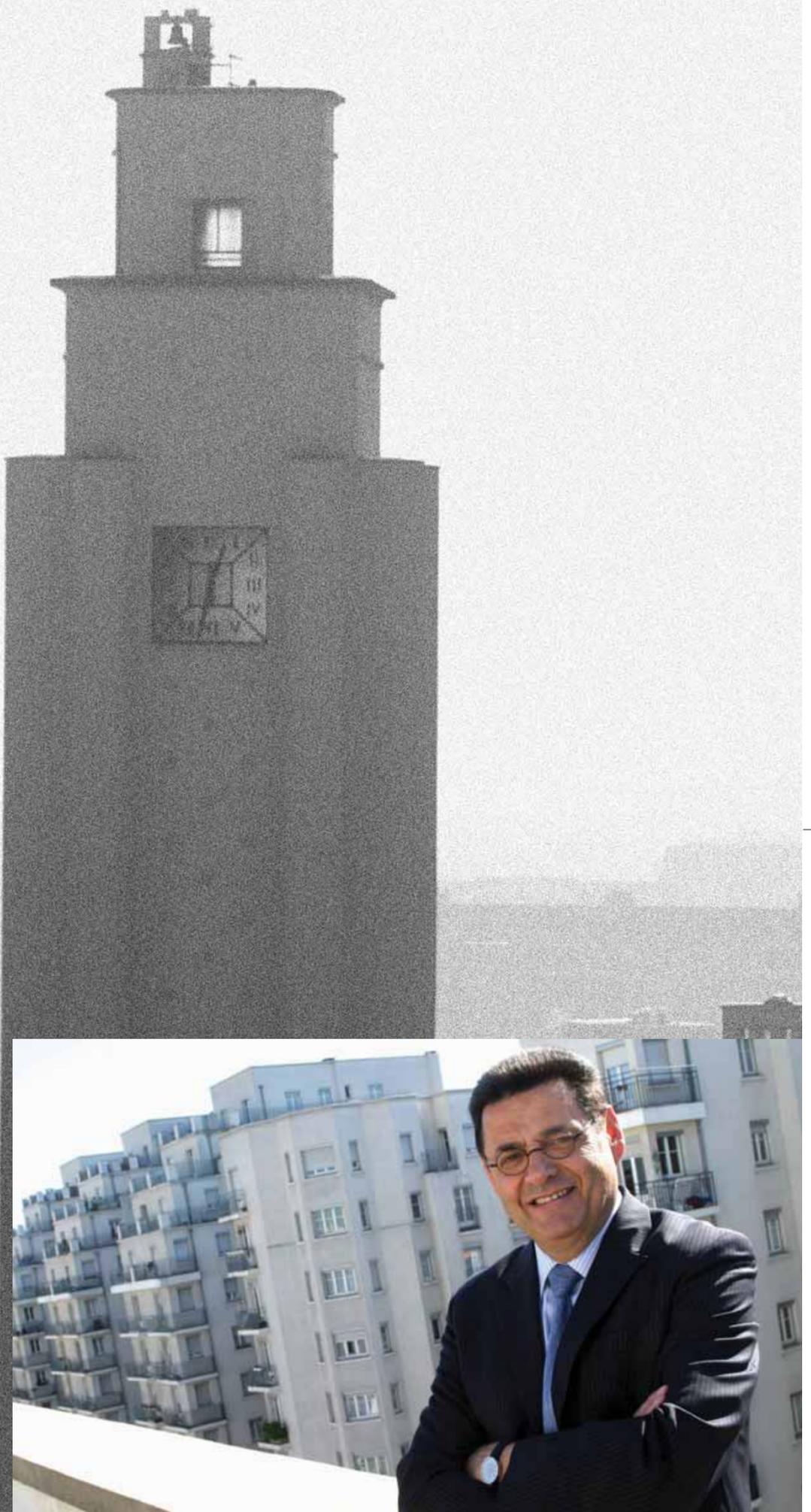
été qu'une part de ville raccordée à Lyon. Et sans les Gratte-ciel, rien n'aurait été de ce qui s'ensuivit : le rayonnement culturel, grâce au théâtre bien sûr et à ce qu'il engendra, le goût d'entreprendre dans le champ de l'art, la vie avec les artistes qui s'installèrent ici puis restèrent avec nous. Jusqu'à cette propension — réelle aujourd'hui encore dans l'agglomération — des porteurs de projets culturels : ils pensent naturellement que leur initiative trouvera sa place à Villeurbanne. D'hier à aujourd'hui, les Gratte-ciel en point central, voilà qui tient de la « magie identitaire » propre à cette ville !

**L'AVENTURE DES GRATTE-CIEL SERAIT-ELLE POSSIBLE AUJOURD'HUI ?** Le maire se pose d'autant plus facilement la question que son bureau se trouve face à la perspective de l'avenue Henri Barbusse et à sa distribution symétrique. Tous les jours, les successeurs de Lazare Goujon ont eu le loisir d'apprécier l'ambition, le génie et l'engagement de leur prédécesseur. Cette vue est un rappel à l'ordre permanent aux maires qui seraient tentés d'oublier la prospective et l'imagination que réclament leurs fonctions. Désormais, la ville est construite. Il serait illusoire de penser que nous pourrions importer ce parcours d'hier à l'époque où nous vivons. Mais à l'esprit de conquête qui en émane, il nous revient de trouver d'autres possibles.

**DEPUIS 1934, LA COMPLEXITÉ DANS LAQUELLE SE RECOMPOSE LA VILLE** n'a pas changé. Si rien n'est jamais tout à fait comme avant, les situations se ressemblent. Bâtir effraie autant qu'avant. Et nous voilà une fois encore confrontés à ces deux espaces-temps : le futur que nous voudrions ambitieux, le présent qui se heurte forcément à plus de pragmatisme et à des craintes. Or, c'est en bâtissant que nous donnons corps à ce qui peut unir, à de nouvelles formes de vie ensemble, au partage au sein d'une population composite, à l'accueil de résidents nouveaux. Pour imaginer la ville de demain, j'espère que nous saurons saisir ce souffle de l'exigence et de l'avant-garde qui balaie depuis soixante-dix ans notre commune et auquel Villeurbanne doit déjà presque tout.

# HISTOIRE

temps : le futur ambitieux, incertain mais porteur de rêve ; le présent plus âpre forcément, avec les travers de la construction et ils furent nombreux, la réalité d'une idée qui devient un chantier, la vie quotidienne dans un nouveau quartier qui au début cherche son identité, l'adversité quelquefois quand les nouveaux venus mettent du temps à s'adapter et que la ville ainsi créée et renouvelée a du mal à trouver ses repères.



## «EN GUISE DE PRÉFACE»

*«Les réalisations municipales qui font l'objet de cet ouvrage ont-elles vraiment besoin d'être présentées au lecteur ?*

*Elle se suffisent à elles-mêmes, et nous ne pouvons que répéter dans cette courte préface ce que nous avons constamment dit au cours même de ces réalisations.*

*Les hommes passent et ne durent qu'un instant dans la vie des peuples. Nous travaillons pour léguer à nos fils un héritage immense. Nous serons assez payés de nos peines et de nos soucis, assez indemnisés des attaques dirigées contre nous si, plus heureux que tous ceux qui sont tombés sur les champs de bataille pour qu'il n'y ait plus de guerre, nous terminons nos tâches avec la certitude d'avoir constitué, pour nos descendants un patrimoine dont ils bénéficieront, un patrimoine grâce auquel ils jouiront pleinement des douceurs d'une existence nouvelle dont nous aurons édifié les fondations.*

*Nous ne sommes pas des optimistes invétérés, nous sommes de ceux qui pensent qu'on ne fait rien sans la foi dans l'avenir et sans la volonté de réussir.»*

**DOCTEUR LAZARE GOUJON,**  
député-maire de Villeurbanne.



Ce texte du docteur Lazare Goujon, député-maire, préface le numéro 2 de la revue «Dix ans de réalisations des municipalités socialistes», consacré en 1934 à Villeurbanne. Ce texte, se situe vingt ans après le début de la première guerre mondiale : le docteur Lazare Goujon en a connu toutes les

atrocités. Eviter une autre guerre en construisant un monde meilleur était une utopie. Déjà le fascisme vivait en Italie ; en Allemagne, Hitler avait accédé au pouvoir. La crise économique était terrible, et Lazare Goujon écrivait le 11 décembre 1934, dans une série d'articles intitulée «Il faut tuer la crise»<sup>(1)</sup> : «Le chômage augmente à une cadence catastrophique. Les bruits les plus sinistres circulent.(...)». Seulement six années après ce texte, le déclenchement de la seconde guerre mondiale allait briser le miroir. Mais les Gratte-ciel restent encore aujourd'hui un démenti aux briseurs d'imaginaire, et d'idéaux.

<sup>(1)</sup> Articles parus dans le Lyon Républicain en décembre 1934.

<sup>(2)</sup> Numéro de 1934. Revue éditée à Lille, rédacteur en chef Jean Hornez.

### REPÈRES

1924 :	ÉLECTION DU DOCTEUR LAZARE GOUJON
1931-1934 :	CONSTRUCTION DU PALAIS DU TRAVAIL, DES GRATTE-CIEL ET DE LA MAIRIE
1935 :	ÉLECTION DU MAIRE COMMUNISTE CAMILLE JOLY
1947 :	RÉÉLECTION DE LAZARE GOUJON
1954 :	ÉLECTION D'ETIENNE GAGNAIRE

### VILLEURBANNE AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

1901	28 581 HABITANTS
1931	80 163 HABITANTS
1968	119 516 HABITANTS
1999	127 299 HABITANTS

### LES CRÉATEURS DES GRATTE-CIEL

**LAZARE GOUJON** (1869-1960), MAIRE  
**MORICE LEROUX** (1896-1963), ARCHITECTE DE LA SOCIÉTÉ VILLEURBANAISE D'URBANISME (SVU)  
**ROBERT GIROUD** (1890-1943) ARCHITECTE DE L'HÔTEL DE VILLE

Lazare Goujon, leur véritable père, affirmait que les Gratte-ciel n'avaient pas besoin d'être présentés, qu'ils se suffisaient à eux-mêmes. C'était là une figure de rhétorique puisque, en ce temps déjà, toute la presse en parlait : Science et Monde, La Science et la Vie, La Construction moderne de Paris, Urbanisme de Bruxelles, L'Illustration, vieux magazine des familles, La Maison heureuse, journal du foyer et de l'organisation ménagère, Le Pèlerin des catholiques de droite et L'Etudiant socialiste sur l'autre bord, la Deutsche Berwerks Zeitung chez les chemises brunes et jusqu'à L'Echo du Maroc aux Colonies : «A Rabat, où nous sommes également privés de piscine, nous pouvons méditer sur cet exemple» Sans conteste, les Gratte-ciel ont suscité l'admiration de l'époque. Ils étaient prévus, par contrat, pour résister «même aux mouvements sismiques» et vivre «au moins cent ans». A soixante-dix, leur haute silhouette marque toujours la signature de la ville.

Hôtel de ville, Palais du travail, théâtre, piscine, dispensaire, central téléphonique, immeubles d'habitation aux neuf, onze, dix-huit étages, place, avenue : «Cette œuvre semble un mirage, une œuvre d'imagination, de poète», s'exasiait une revue genevoise. Bien qu'habituellement, sur les rives du lac Léman, on ait l'enthousiasme réservé, Les Archives internationales ne reculaient pas devant la dithyrambe : «Une surimpression transportant une partie de New York ou des villes légendaires d'Asie antérieure, dans la plaine du Rhône. En voyant dans cette œuvre de l'imagination la vie prendre place, on ne peut s'empêcher de penser à l'empereur Hadrien rebâtissant, dans la Grèce soumise, des villes entières.»

On ne sait si le docteur Goujon se plût à être comparé à l'empereur romain Hadrien, lui qui était si républicain. Mais à coup sûr, les éloges ne le laissaient pas indifférent car il avait une haute conscience de ses réalisations. Sur les ondes de Radio Paris-PTT, le vendredi 28 avril 1933, Lazare Goujon signalait les Gratte-ciel à la France. Pas encore terminés, pas encore inaugurés, il les inscrivait par avance au registre complémentaire d'un glorieux patrimoine : «Les monuments les plus divers de la civilisation moderne et les vestiges les plus effacés des civilisations passées, disait-il au micro, ont une vogue comparable à celle des beautés naturelles de notre pays. De toute part on vient admirer le Pont du Gard ou la Fontaine de Vaucluse, les châteaux de la Loire ou les

# GRATTE-CIEL,

grands cols des Alpes. Et les voyageurs qui viennent passer quelques heures à Lyon s'empresent de gravir la colline de Fourvière pour en admirer la Basilique du haut de laquelle s'éveillent les souvenirs de l'antique domination romaine. Or, depuis quelques mois, ces visiteurs aperçoivent, dans l'Est de la Ville, à quelques kilomètres à peine, un ensemble cyclopéen de constructions qui s'élèvent au-dessus de la plaine de l'Isère comme une île au-dessus des eaux d'un lac : ce sont les immeubles géants du nouveau centre urbain de Villeurbanne qui montent vers le ciel avec une hardiesse et une rapidité toute américaine.» Et de fait, les Gratte-ciel attiraient la curiosité et la louange.

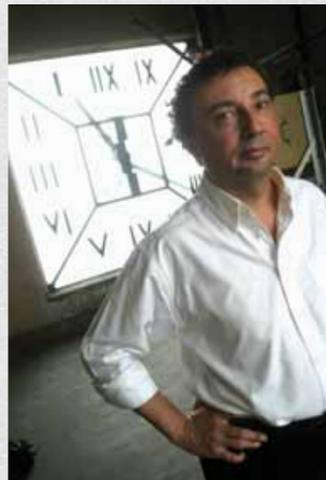
Le maire recevait des horizons les plus variés visiteurs et courriers, de Sarre, de Tel Aviv, de Tunis, d'Hussein-Dey, près d'Alger. Un habitant de Neuilly, cité chic, lui faisait part de son incrédulité : «Un parent à moi qui revient de Lyon Villeurbanne soutient qu'il a vu des immeubles de quinze étages. J'ai soutenu que cela était tout à fait impossible et que dans aucune ville de France il n'existait des immeubles particuliers de cette hauteur. Vous seriez très aimable, Monsieur le Maire, de me répondre.» Le maire, patient et secrètement heureux, répondait : «J'ai l'honneur de vous faire connaître que votre parent n'a pas exagéré, mais qu'au contraire il est en dessous de la vérité, car deux immeubles du nouveau Centre Urbain ont 19 étages, les autres immeubles du même quartier ont 11 étages.» Des instituteurs, des ingénieurs, des journalistes, le correspondant de la presse technique anglaise lui écrivaient, sollicitaient renseignements ou brochures. Les Gratte-ciel étaient à la mode, au goût du jour. Ils figuraient l'avenir, captaient l'imagination.

Dans une causerie parisienne de 1930, l'ingénieur George E. J. Pistor de l'American Institute of Steel Construction de New York, expliquait, à juste raison, que «le gratte-ciel américain représente actuellement le produit le plus perfectionné de notre science économique, de notre technique et de notre art». Manière de penser la société urbaine, prouesse technique, forme architecturale et élan esthétique, les gratte-ciel sont entrés dans notre modernité jusqu'à faire corps avec elle. En 1931, Hergé envoyait son reporter Tintin en Amérique pour combattre le crime en risquant sa vie au plus haut d'un de ces immeubles. Sur les écrans de 1933, un film attira un public nombreux : King-Kong. La troublante Fay Wray, le gorille géant capturé au bout du monde et la scène finale au sommet de l'Empire State Building, tout nouvellement construit, sont dans toutes les mémoires. «King-Kong, la prodigieuse réalisation que tout Lyon voudra voir.» Du 31 octobre au 4 novembre 1934, l'année de l'inauguration des Gratte-ciel, King-Kong fut projeté au Family, l'ancêtre du Zola (le film repassa, comme classique de la culture cinématographique au CNP-Gratte-ciel en 1970, puis au Zola en juin 1984, pour le cinquantenaire). Peu de temps après, les super-héros Superman et Batman firent leur apparition, en 1938-1939, et n'ont jamais quitté depuis leur univers urbain en hauteur et perspective. 7<sup>e</sup> Art et 9<sup>e</sup> Art, au cœur des cultures populaires, s'approprièrent les nouvelles dimensions architecturales.

Les gratte-ciel sont plus qu'une construction : ils ont atteint la mythologie universelle de l'ère contemporaine.

Il serait évidemment présomptueux d'attacher trop d'importance à la lettre que le Consul américain adressa à Lazare Goujon pour lui faire savoir que son «remarquable projet de bâtiments municipaux et d'habitations a attiré l'attention même aux Etats-Unis». Courait déjà, lors des fêtes inaugurales, la blague du touriste américain blasé en visite à Villeurbanne qui remonte l'avenue de l'Hôtel de Ville et interpelle un garçon de la Brasserie : «Il paraît qu'à Villeurbanne il y a des gratte-ciel. Où sont-ils ?» Peut-être vaut-il mieux s'arrêter à la surprise qui saisissait les contemporains, ceux qui, à l'été 1934, depuis les hauteurs de Crépieux, apercevaient au loin les «hauts monolithes», «une architecture puissante, inusitée» : «D'emblée, le coup d'œil est hallucinant, comme sont hallucinants à l'écran ces décors de studios dont l'objectif repère et révèle crûment l'étrange et secrète beauté géométrique.» Et à l'heure des festivités, pourquoi ne pas laisser le mot de la fin au maire de Lyon, Edouard Herriot, invité d'honneur saluant Lazare Goujon le jour de l'inauguration avec des mots certes attendus, mais sincères : «Vous avez préparé une grande œuvre, cela je dois le proclamer, sans tenir compte des divergences de doctrine ou de tactique et en oubliant les dissentiments qui existent entre les républicains.» C'est le sort enviable des

grandes œuvres que de transcender la diversité des opinions et de franchir la barrière du temps. Les Gratte-ciel ont soixante-dix ans.



#### PHILIPPE VIDELIER

Historien, chercheur au Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS), laboratoire Sociétés en Mouvement et Représentations.

Il signe «Gratte-ciel», le deuxième ouvrage de la collection «Commune mémoire», créée par la ville de Villeurbanne, délégation Mémoire et Patrimoine, aux éditions «la passe du vent».

# L'AVENIR POUR HORIZON

Vers 1928, alors que, maire et député, il envisageait la construction d'un «Palais du Travail» pour une ville de Villeurbanne plutôt démunie, Lazare Goujon adressait une lettre à un correspondant inconnu, membre éminent du Parti socialiste (Section française de l'Internationale ouvrière), pour dire tout le bien qu'il pensait du nouveau siège national du mouvement et, au-delà, proclamer sa foi, sa vision du monde...

*«Mon cher Camarade, disait-il, le Parti va prendre possession d'un hôtel historique pour y loger ses services et pour élargir le cadre nécessaire à son activité. Cet hôtel m'apparaît comme un véritable symbole : il appartient au temps de ces vieilles*

## LAZARE GOUJON, LE MAÎTRE D'OEUVRE



© BLANC ET DEMILLY

*constructions élevées sans hâte et sans souci de la dépense, à grands renforts de moellons et de pierre de taille. Il a subi l'épreuve des années. C'est vraiment la maison indestructible, si différente de certaines maisons actuelles – mais qui tuent – parce que mal conçues, édifiées trop vite, et, par besoin de lucre, composée de matériaux de mauvaise qualité. [...] Que d'autres hôtels particuliers, que les*

*immenses demeures princières aux splendeurs inutilisées subissent des transformations semblables et qu'élevées à grands frais pour les privilégiés de la fortune elles soient aménagées pour le fonctionnement d'œuvres sociales, uniquement réservées au bien être de la collectivité. Ceci n'est pas un rêve utopique, c'est la signature d'une époque, c'est la marque d'une civilisation nouvelle.»*

N'ayant pas, sur Villeurbanne, d'hôtels particuliers à mettre à la disposition du peuple des usines qui formait la masse des habitants de cette déjà grande cité (80 000 habitants), Lazare Goujon entreprit de la doter d'un centre urbain construit ex-nihilo, selon les procédés les plus modernes et dans l'esthétique importée des Etats-Unis que chacun ambitionnait de copier à l'époque. Lazare Goujon était un novateur. A distance, même, son projet apparaît comme un peu fou. Qui donc, aujourd'hui, aurait pour ambition de mettre le beau, le solide, une certaine forme d'opulence et d'art à disposition des classes populaires pour leur épanouissement ?

Entre 1931 et 1934, il le fit. Sous ses yeux (il habitait au 49 de la rue Racine) et en moins de trois ans s'édifia sa grande œuvre. Cette réalisation époustouflante lui coûta sa carrière politique puisque, après une campagne virulente de ses adversaires dans laquelle il ne fut question que des dépenses imposées par ses gratte-ciel, il fut battu aux municipales de 1935 et perdit l'année suivante son siège de député.

Lazare Goujon était né au Creusot, le 23 juillet 1869 (Napoléon III étant empereur), dans une famille modeste et nombreuse. Il grandit sous la Troisième République et obtint grâce à elle une bourse pour étudier, car la République,

alors, favorisait l'ascension par le mérite et l'acquisition de la culture. C'est ainsi que Lazare Goujon, qui avait un destin tout tracé d'ouvrier, devint docteur en médecine, diplômé de la Faculté de Lyon. Il devint aussi socialiste et s'établit à Villeurbanne. Reprenant langue, après la guerre, avec Justin Godard, forte personnalité lyonnaise, il rappelait le temps béni où tous deux échangeaient idées et arguments au groupe de «La Raison» qu'il avait organisé chemin de Baraban «il y a près de 50 ans», c'est à dire avant 1900. Le docteur Goujon fit son entrée au conseil municipal de Villeurbanne à l'occasion d'une élection partielle, en avril 1922, et fut élu maire en novembre 1924, puis conseiller

d'arrondissement en 1925 et député en 1928. Ces occupations, on s'en doute, ne lui permettaient guère de s'adonner encore à la médecine et il laissa ce soin à son fils Arsène. «Je n'exerce plus depuis sept ans», expliquait-il en 1933. Mais en pensant la ville, il gardait à l'esprit les principes d'hygiène et de santé reçus de sa formation.

Le docteur Goujon était également franc-maçon, affilié au Grand Orient de France, et c'est pourquoi l'une des nombreuses conférences destinées avant-guerre à célébrer les Gratte-ciel se termine par ces mots : «La réalisation d'un tel programme fait honneur à notre fr\ Goujon», ce qui en langage quelque peu ésotérique signifie : à notre «frère Goujon». Evincé de la mairie par le Parti communiste à l'époque du Front populaire, il fit son retour à la faveur de la Guerre froide. Son nouveau mandat, de 1947 à 1954, ne marqua pas la cité comme autrefois les Gratte-ciel. Il ne parvint pas même à achever la construction du gigantesque «Stadium» prévu dans l'ambitieux plan d'aménagement des années trente et dont l'ébauche se dressait à l'endroit où aujourd'hui se trouve la Maison du Livre (MLIS).

Lazare Goujon mourut le matin du 18 avril 1960, un lundi de Pâques. Il avait 91 ans. Son buste fut érigé sur la place qui porte son nom. L'essentiel, pour lui, avait été accompli dans le bref laps de temps qui a vu marcher ensemble municipalité, décideurs et architectes audacieux, autour d'un grand dessein porté par des idées généreuses.

### PHILIPPE VIDELIER



© ARCHIVES PERSONNELLES DE M. LAZARE GAILLARD

Une autre image de Lazare Goujon, entre amis, que nous a confiée monsieur Lazare Gaillard.

**Chargée de recherche au CNRS <sup>(1)</sup>, Anne-Sophie Cléménçon est historienne de l'architecture et des formes urbaines. Très tôt, dans son parcours, elle a étudié et analysé Villeurbanne, et bien sûr les Gratte-ciel dont la modernité et l'avant-gardisme l'ont fascinée. Rencontre avec une passionnée contagieuse qui a coordonné l'écriture d'un ouvrage collectif sur les Gratte-ciel.**

**Vous avez coordonné la rédaction d'un nouvel ouvrage sur les Gratte-ciel, ce site fascine donc toujours les chercheurs ?**

Cela fait environ vingt ans que la forme urbaine de Villeurbanne fait l'objet de recherches de la part de spécia-

## «LES GRATTE-CIEL, C'EST MANHATTAN À VILLEURBANNE !»

listes, une iconographie très riche a été mise à jour, des documents d'archives ont été analysés, des sujets de maîtrise ont été écrits et un colloque de très haut niveau a eu lieu en 1984 à Villeurbanne. Mais jusqu'à présent, cette incroyable matière n'avait pas été rendue publique. Aujourd'hui, pour les 70 ans des Gratte-ciel, il y a une volonté politique d'un côté, et scientifique de l'autre, de vouloir faire aboutir tout cela. D'autant plus que l'histoire des Gratte-ciel intéresse tout le monde... Cette aventure étant tellement rare.

**En quels points par exemple ?**

Tout d'abord en raison d'un trio qui permet la construction de ces Gratte-ciel en étoffant leur projet mois après mois, faisant feu de tout bois d'une manière saisissante. Le pilier est bien sûr le maire, Lazare Goujon, qui voulait créer un centre-ville pour donner à la ville une identité et une autonomie indiscutables par rapport à Lyon. Il s'entoure donc de personnalités fortes, ayant une capacité de travail et de synthèse assez incroyable ! On trouve aussi Morice Leroux, qui, pour être précis, n'est pas un architecte mais un métreur. Il est retenu par Lazare Goujon pour la réalisation du Palais du travail, dans un premier temps. Expérience efficace qui n'en reste pas là. Car il y a aussi les logements à construire. Et là encore, la sauce prendra de manière étonnante... L'autre personne-clé

de ce trio est Jean Fleury, ingénieur et directeur des services techniques, chargé de modifier la réglementation urbaine. Il écrit beaucoup sur l'architecture et nous permet de ce fait de comprendre à quel point cette petite équipe a été créative, capable de rassembler les énergies.

**Dans le contexte de l'époque, qu'est-ce qui surprend le plus ?**

A cette époque, au tout début des années 30, les immeubles étaient habituellement construits à R+5 : rez-de-chaussée surmontés de cinq étages. Imaginez le choc pour les habitants de voir une structure métallique s'élever dans le ciel, comme à Manhattan. Il s'agit bien de la technique des gratte-ciel et d'une esthétique du béton : l'avant-gardisme est là. C'était une réalisation d'une audace incroyable qui a d'ailleurs impressionné au début, créant une forme de méfiance pour habiter de tels logements. Avec l'équipe de chercheurs créée en 1984, et reformée en 2004, nous avons été conduits à réfléchir sur le rôle de chacun... Qui est le catalyseur ? Qui est le créatif ? Qui est l'administratif qui permet la construction même de tels gratte-ciel ?

**Et quelles sont les réponses ?**

On s'aperçoit que les contraintes sont chaque fois dépassées au profit d'une grande cohérence. Tout ce qui peut être une pierre solide pour l'édification des Gratte-ciel est approprié, utilisé. La mairie saisit les opportunités foncières comme les nouveaux textes de lois ! Il y a par exemple

de petites maisons qui empêchent une symétrie parfaite : eh bien le trompe l'œil est utilisé, et la cohérence est imposée visuellement par des astuces architecturales ! Il apparaît aussi que Villeurbanne est un cas rarissime de ville ayant

construit son centre-ville à partir d'appartements ayant tous une vocation sociale... Cela indique une grande détermination politique magistralement exprimée par l'architecture !

<sup>(1)</sup> Anne-Sophie Cléménçon est chargée de recherche au CNRS, Centre National de la Recherche Scientifique, équipe géographique-cités/géophylle.





## MORICE LEROUX : UN ARCHITECTE AUX MULTIPLES... FAÇADES !

© ARCHIVES PERSONNELLES DE M. LAZARE GAILLARD

Morice Leroux aux côtés de Lazare Goujon sur le stadium qui restera inachevé...

Morice Leroux est incontournable dans la saga de la construction du centre-ville et dans le trio formé avec Lazare Goujon, le maire, et Robert Giroud, l'architecte... Dresser son portrait n'est pas facile car il semble partout dans l'élaboration du centre-ville, tandis que les dessins et les traces se font rares. Architecte - sans être issu du sérail - pierre angulaire, urbaniste hyperactif, travailleur acharné : voici Morice Leroux au pluriel.

Tout commence avec une petite erreur d'écriture administrative qui fera de Maurice Leroux, né en 1896, Morice Leroux, né en 1896. Une originalité de prénom<sup>(1)</sup>, que l'architecte conservera toute sa vie, comme une signature à remarquer... Discret, l'homme l'était sans doute, car les documents ou photographies de l'époque n'en font pas un homme de première ligne. Au collaborateur fiable et sérieux qu'il sait devenir au fil de ses expériences, il ajoute d'autres traits de caractère qui feront de lui un personnage complexe, à tiroirs, pourrait-on dire. Il commence sa carrière dans une compagnie d'assurance où il évalue les sinistres... Premier contact avec l'édifice, la construction. Dans la foulée, il s'engage dans les «Zouaves», puis au Maroc. Et, achevant une première boucle, il retrouve, après sa démobilisation, une place à la Mutuelle du Mans. Pour un court épisode. La passion du bâtiment fait son chemin : il devient terrassier, et participe à des concours, en dehors de ses heures de travail. Ambitieux ou hyperactif, Morice Leroux avance... Et avance vite ! Il participe au concours du Palais du travail de Villeurbanne et séduit le jury dans lequel on note un certain... Tony Garnier. Il est pourtant inconnu au bataillon, sans lien avec Villeurbanne, et la lettre de recommandation de son employeur arrive quelques jours après le jury réuni le 30 mars 1928. Cet architecte, «pas tout à fait» architecte aux yeux de ses pairs, va longtemps payer cet acharnement autodidacte, et relégué injustement dans l'ombre du Grand Prix de Rome, Robert Giroud.

A Villeurbanne, il va faire et refaire ses preuves. Après la réalisation du Palais du travail, il se voit bientôt confier un autre

projet : celui du nouveau centre, avec 1500 logements. Changement d'échelle. En mai 1932, alors que la construction des Gratte-ciel a débuté, il effectue un voyage de trois semaines en Europe et au Moyen-Orient. Il en revient la tête pleine et met cette expérience à profit. Le maire lui confie un autre projet : celui du Stadium. Mais coupé dans son élan pour ses projets jugés trop coûteux par l'opposition communiste, Lazare Goujon perd la mairie. Le Stadium ne sera jamais achevé... Le parcours de Leroux doit se poursuivre ailleurs. Il interviendra au ministère de l'Air, puis à Caen, Monaco et Paris. Restauration, création de commerces, étude sur le chauffage urbain, il enchaîne les missions. En 1955, Leroux qui avait divorcé de sa première femme, se remarie, mais une opération des yeux semble l'avoir affaibli... Malgré ses réalisations, son ascension, son active participation à ce qui allait marquer l'histoire et l'identité de Villeurbanne, Leroux est oublié et son décès en 1963 à l'hôpital de Caen, dans la solitude, confirme que l'on peut avoir été un bâtisseur... sans édifice ni mausolée !

<sup>(1)</sup> Si une erreur d'Etat civil le fit naître Morice, une autre curiosité allait fleurir son nom, un accent circonflexe qui laisse perplexe. Lors de ses recherches, Philippe Videlier n'a trouvé ce chapeau que chemin faisant, apparaissant sur les documents, puis accroché sine die au curieux «o» de Morice. Etait-ce un toit pour coiffer l'architecte ? Il ne figure en aucun cas sur les registres. Une révélation qui allait de fait laisser pantois le principal du collège Gratte-ciel-Morice Leroux : les poseurs de l'enseigne ayant vu dans cet accent un vrai casse-tête. Alors quitte à perdre un peu de mystère, il est temps de rendre à Morice Leroux, son orthographe.

**MATHIEU FLACHER ET MARIA GREFFET :**

## «On entre toujours par la grande porte»



**Archis... pertinents !** En dernière année de l'école d'architecture de Lyon, ils sont plutôt inspirés par les Gratte-ciel, sur lesquels ils portent un double regard : affectif et raisonné !

«Les Gratte-ciel sont une bonne adresse ! Ce qui me vient tout de suite à l'esprit ? On n'a pas du tout le sentiment de l'anonymat, alors que c'est un très grand ensemble. De plus, je trouve que le côté populaire est bien vécu...», explique Mathieu Flacher, qui sera architecte dans un an. Sa compagne, Maria Greffet, qui a suivi le même cursus, soit six années d'études, souligne à son tour qu'elle voit dans les Gratte-ciel «une théâtralité, avec son imposante mairie, ses voitures dans tous les sens, ses terrasses où il se passe toujours quelque chose». Une mise en scène valorisante. «Quand on arrive par l'avenue Henri Barbusse, on a toujours

l'impression d'entrer par la grande porte... Ce qui est rare dès que l'on parle d'habitat social ou d'habitat concentré.

**«Comme un tapis rouge... !»**

Pour Mathieu Flacher, le côté monumental ressemble... à un tapis rouge. Une image douce et agréable, même s'il constate «une circulation vraiment importante dans ce quartier». Les contrastes ne gênent pas ce jeune couple qui perçoit son environnement avec les connaissances acquises et un usage personnel des lieux... «On vient en journée dans le centre-ville, rarement le soir. Généralement on y vient à pied, on aime le mélange des habitants, le côté village...» raconte Maria dont les premiers souvenirs des Gratte-ciel sont les immenses colonnes de la mairie et les gâteaux de Bettant, lorsque petite, elle venait avec sa tante. Et on découvre que ce couple qui n'entend pas manier un langage trop technique pour parler de l'architecture, du logement, de l'attachement à un quartier, a beaucoup analysé l'identité des Gratte-ciel... Ses travaux sur «l'utopie concrète», le thème imposé d'un concours réservé aux étudiants d'architecture, ont été remarqués. «Nous avons fait partie des trois équipes lauréates et nous avons donc été invités à la biennale d'architecture de Venise, dont le thème était cette année la métamorphose. On était fiers !»... L'utopie réalisée, l'utopie concrète... Décidément ces deux architectes en herbe ne sont jamais très éloignés de l'histoire des Gratte-ciel qui évoque volontiers «le projet utopique et visionnaire» du maire Lazare Goujon.

**GRATTE-CIEL :**

## une référence qui tient la forme !



**A la question «Les Gratte-ciel sont-ils toujours une référence dans les cours d'architecture ?».** «Oui, et plus que jamais», répond sans détours François Tran, enseignant à l'École d'Architecture de Lyon. «Malgré leur âge, les Gratte-ciel sont toujours d'actualité dans nos programmes puisqu'ils possèdent les qualités d'un projet

urbain réussi : de belles proportions, des trottoirs bien dimensionnés, une rue au centre, des commerces en rez-de-chaussée. C'est l'échelle qui est intéressante, la forme même du bâti ! Le fait que les habitants n'aient jamais été oubliés dans cet ensemble compte beaucoup », souligne François Tran. Comme d'autres professeurs, il propose à ses élèves, mais aussi à des étudiants d'autres écoles européennes d'architecture, des visites du centre-ville de Villeurbanne. «Pour nous, la question du modèle est toujours présente, et ici, nous pouvons parler d'utopie concrète, un thème sur lequel de nombreux étudiants travaillent. Mais, ce qui me paraît également intéressant, c'est qu'ils ne voient jamais les Gratte-ciel comme un musée, un patrimoine figé...». Quant aux Gratte-ciel de demain, et à la question de l'extension du centre-ville, François Tran avoue qu'il s'agit d'une « nécessité », qui ferait sans doute un bon sujet de réflexion pour ses étudiants ! «Pour la grande réhabilitation des Gratte-ciel, il y a une dizaine d'années, nous avons suivi les étapes de près, je pense que le moment venu, nous saurons nous intéresser aux nouveaux enjeux d'une telle extension...».

<sup>(1)</sup> L'école d'architecture de Lyon située à Vaulx-en-Velin, compte plus de 700 élèves et une quarantaine de professeurs.

## JUSTE JEANNE FABÉRIEUX, ÉPOUSE BERGER : LE BONHEUR ÉTAIT AUSSI DANS LE PRÉ...

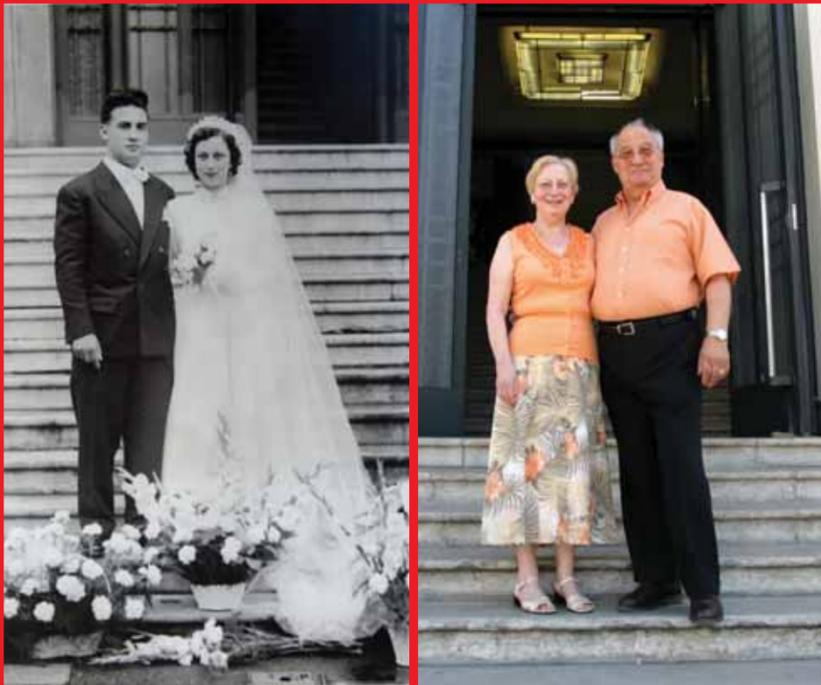


Pour Jeanne, il y a des dates, comme ça, qui jalonnent sa vie. Sa naissance, le 18 novembre 1914, une sacrée date pour qui croit aux nombres ; son baptême en 1915 à l'Église des Charpennes ; son certificat d'études le 29 juin 1927. Jeanne était douée, habile, artiste, elle faisait du lisage, du dessin en soierie. Elle eut même le premier prix de l'école à la Croix Rousse. Puis 1934 : Juste Jeanne Favérieux épouse Joseph Berger. En 20 ans, d'herbes folles, d'usines dispersées, d'un quartier à l'horizontale, un centre-ville est né à la verticale. Pour Jeanne, comme au théâtre, il y a l'unité de temps. Quant à l'unité de lieu ce fut Villeurbanne, avec en décor naturel ce quartier des Gratte-ciel. Bien avant que le quartier de la Cité ne s'appelle ainsi, bien avant qu'il n'y ait les Gratte-ciel. Car Jeanne les a vus pousser. «Comme les champignons que je ramassais toute gamine dans ces mêmes terrains vagues où ces immeubles fous allaient prendre racine». «Avec les

parents, et la petite sœur Emma, née en 17, nous habitions au 10 de la rue Paul Verlaine. Au bout de la rue une usine qui fabriquait des casseroles...». Mais surtout se souvient Jeanne, avec le bonheur de l'interdit, nous aimions ces terrains vagues et ces jardins, on y cueillait des pâquerettes, on construisait des cabanes... On disait que des vagabonds s'y cachaient, qu'il s'y passait de drôles de choses. Ma mère criait toute la journée : «Vous n'avez pas le droit de traverser la rue Anatole France !» Et nous, on adorait prendre ces chemins de traverse !». Jeanne en pouffe encore de désobéissance. Il y avait une épicerie, un café au milieu des prés, et puis un jour «la construction a commencé». «C'était extraordinaire, on avait un peu peur mais on rêvait de pouvoir y habiter». «Ce ne fut pas pour tout de suite», comprenez en 1934. Jeanne et Joseph habitèrent rue Michel Servet avant d'accéder enfin à l'appartement de l'avenue Henri Barbusse. Jeanne ne changerait pour rien au monde». «Ma fille m'avait proposé de la rejoindre dans le Nord de la France. Non, je ne peux pas vivre sans mes Gratte-ciel, je ne suis née ici, je veux finir mon temps ici». Le 18 novembre 2004, tandis que les Gratte-ciel fêtent leur 70 ans, Jeanne souffle ses 90 bougies. Dans le petit appartement, avec toutes les commodités, les papiers et les souvenirs bien rangés dans le tiroir du buffet. Sur la desserte, sur des napperons brodés, toutes les photos alignées d'une famille que Joseph a quittée : ses enfants, Jean-François, né en 1935 et Christiane, née en 1949, ses cinq petits enfants et ses onze arrière petits enfants. Bon anniversaire Jeanne.

## «Ce n'était pas bourgeois, c'était une façon de ne plus être ouvriers...»

«Depuis ma naissance, j'ai rêvé des Gratte-ciel». Et pour cause ! Yvette Reineri, est née avec les Gratte-ciel le 25 février 1934, et a grandi dans leur lumière. «Depuis que je suis en âge de me souvenir, mes parents me parlaient de ces Gratte-ciel : ils représentaient le luxe, ce n'était pas bourgeois, c'était une façon de ne plus être ouvriers». «Nous habitions alors les maisons familiales Gillet, rue Flachet. Papa et maman n'ont jamais pu avoir d'appartement, ce fut une désolation !». Yvette aime tellement "ses" Gratte-ciel, qu'elle ne sait plus classer ses arguments et ses sentiments dans l'ordre des priorités : «Cette passion que m'ont transmise mes parents, l'école ménagère où j'étais inscrite en 1949, et qui se trouvait dans le Palais du travail...». Ou cette autre passion, ce coup de foudre, la grande histoire d'amour avec Jacques, qui dure depuis 50 ans ! « Une voisine qui savait que je n'avais pas les moyens de partir en vacances, m'avait invitée à une excursion à la Grande Chartreuse avec la 22<sup>e</sup> société mutualiste. A l'arrêt de bus sur la place Lazare Goujon, mon regard a croisé celui d'un beau jeune homme». «Je l'ai vu toute de suite, elle était sur le trottoir... d'en face, celui du café de l'Entracte», plaisante Jacques, avec l'humour des pudiques. Le coup de foudre, les fiançailles, les dimanches au Théâtre, pour écouter l'opérette, et ce «oui» échangé devant Alfred Brinon «un grand monsieur», à l'hôtel de ville, la photo sur le parvis. Cette année, Yvette, une fois de plus cœur et poing liés à ce quartier, doublera ses anniversaires : «Mes 70 ans, et nos cinquante ans de mariage». Mais ne croyez pas qu'Yvette et Jacques soient passéistes, ils aiment les Gratte-ciel 2004, les commerçants, les fêtes, «ce bambou, formidable !». Et aujourd'hui encore quand Yvette donne rendez-vous à sa fille, à ses petites filles pour faire des courses, on vous laisse deviner le lieu ...



### BERTHE PACCADET

## Son carré de soie, comme une carte de visite !

Ne touchez pas à son carré de soie ! Berthe Paccadet est née à Villeurbanne et y habite toujours. C'est dire si elle tient à son petit carré de soie comme à la prune de ses yeux. Celui là même qui fut offert aux Villeurbannais le jour des fêtes inaugurales, un carré blanc imprimé d'un Gratte-ciel et du portrait de Lazare Goujon. D'où lui vient-il ? Elle ne s'en souvient plus bien. A part qu'il a été donné à son père, mais que trop petite à l'époque pour se rappeler, elle ignore par qui. Puis qu'il s'est perdu. Puis qu'elle l'a retrouvé. Que sa sœur voulait le récupérer, mais que Berthe n'a pas voulu, non mais ! Que c'est un peu sa carte de visite de Villeurbanne, «Villeurbanne où elle a connu la guerre, les Allemands qui envahissent la maison et qui fouillent partout pour rechercher les hommes», Villeurbanne où elle se sent bien dans son petit appartement rempli de souvenirs et qu'elle ne quittera jamais.



© MATHIAS LAMY

### MARJOLAINE :

## Un sacré brin de temps, déjà tricoté !

C'est en 1936 que Jeanne, la mère de Monique Millet, «qui sent qu'il y a quelque-chose à faire dans ce quartier neuf », ouvre un commerce de bonneterie, au 41 de l'avenue Henri Barbusse, bonneterie devenue aujourd'hui un des hauts-lieux de la lingerie féminine de Villeurbanne. «Ma mère vendait aussi beaucoup de laine, car à l'époque, toutes les femmes tricotaient.



© MATHIAS LAMY

Elle-même d'ailleurs confectionnait de la layette, en nous surveillant du coin de l'œil, vu que nous habitions au-dessus du magasin. Et quand je dis que je suis née dans la boutique, c'est la stricte vérité. Dès que j'ai été en âge de travailler, je suis venue lui donner un coup de main, avant de prendre sa succession en 1956. Mais autres temps, autres mœurs, les femmes ayant abandonné le tricot, il a bien fallu se reconverter. Si quelque chose a changé dans le quartier ? «Oui, bien sûr, ce n'est plus le village que j'ai connu et où tout le monde se reconnaissait. Et puis, surtout, à l'époque, il n'y avait pas de problème de stationnement comme de nos jours. C'est donc dire si la survie en centre-ville du petit commerce de proximité est liée à la construction des parkings...»

**«Le chauffage central urbain supprime toutes les fumées».  
«Il fournit la chaleur et l'eau chaude à toute la ville»...**

Comme des formules magiques, comme des réclames pour vanter les mérites de ce bienfait. Le chauffage urbain était l'une des perles rares de ce nouveau quartier, alimentant en tiédeur bienfaitrice tous les logements et équipements publics. Un procédé innovant, révolutionnaire pourrait-on dire qui devait conjuguer le confort, donc la modernité, à l'hygiène, stade abouti de l'éducation. Un bijou de technologie, une merveille de commodité, qui allait permettre aux nouveaux élus, habitants des Gratte-ciel d'avoir de l'eau chaude «au robinet», et de la chaleur dans leurs radiateurs. Qui allait aussi permettre quelques années plus tard, à ces mêmes familles de ne pas avoir froid pendant la guerre. Et dans tous les témoignages, revient ce brin de finesse qui permet de supporter un peu mieux ce monde de brutes... avoir chaud.

## CHAUFFAGE URBAIN : LA FORMULE MAGIQUE

**Extraits des vertus du chauffage urbain, publiés dans le numéro 2  
de «Dix ans de réalisations des municipalités socialistes»<sup>(1)</sup> :**

*« Le chauffage central urbain doit aboutir à un double résultat : il doit servir à la suppression des fumées industrielles ; il doit distribuer la chaleur dans toutes les pièces des appartements, l'eau chaude dans toutes les cuisines, dans toutes les salles de bains.*

*La suppression totale des fumées est presque irréalisable. Les interdictions administratives restent à peu près toujours sans effet et tout ce que l'on peut faire maintenant, c'est d'inviter les industriels, sans les y obliger, à réduire la fumée émanant des cheminées de leurs établissements.*

*La municipalité socialiste aborde ce problème capital de l'"hygiène de l'atmosphère" avec hardiesse, par l'organisation du chauffage central urbain, en régie municipale directe. Une centrale thermique a été installée aux abords du four à incinérer les immondices, dont elle utilise d'ailleurs les sous-produits. Elle dessert, par un vaste réseau de canalisations souterraines, l'ensemble du nouveau quartier : Hôtel de ville, Palais du Travail, groupe scolaire, central téléphonique, habitations et usines.*

*Elle fournit l'énergie thermique à tous les industriels qui ont accepté unanimement ce mode de chauffage. Leurs chaudières, leurs dépôts de charbon, leurs cheminées dont les fumées obscurcissaient et*

*empuantissaient l'atmosphère, sont voués à une prochaine disparition. Cette solution du problème des fumées est incontestablement efficace. Elle est la seule efficace. Elle est acceptée avec un empressement d'autant plus grand que la chaleur et l'énergie ainsi offertes à la population coûtent moins cher que par les procédés usuels et sont d'une pratique infiniment plus simple, plus commode, plus hygiénique.*

*La régie municipale de la centrale thermique, organisée industriellement, avec un budget autonome, doit apporter, comme les autres régies municipales une contribution intéressante au budget communal.»*

<sup>(1)</sup> **Le premier numéro de cette revue, qui était éditée à Lille, avait été consacré à la ville de Roubaix.**

# LAZARE GOUJON: PLACE À LA MUE... DU SIÈCLE

**MIQUETTE ET SA MÉLODIE EN ROSES POMPON, COMME KONKASS, ENFANT DE NOIR DÉS', AURONT CONNU SA TRANSFORMATION... LA PLACE LAZARE GOUJON OPÈRE LA MUE... DU SIÈCLE.**

2004 restera une grande année pour les Gratte-ciel. Le monde a changé comme la ville. Comme la manière d'y vivre, de s'y déplacer. L'aménagement des redents, ces espaces en creux en pied de Gratte-ciel va valoriser leur côté cour, dynamiser le commerce. Mais 2004 restera avant tout l'année du grand chantier du parking de l'hôtel de ville. Tous les éléments de la place ont été déplacés et mis à l'abri, tandis que les engins de travaux publics creusent jour et nuit. Une fois les places de stationnement créées, la dalle coulée, la "place des bassins" reprendra sa place fin 2006, entre le théâtre et la mairie. Une place toilettée et revisitée par les architectes de l'agence In Situ. Gardant tout son cachet, mais osant la modernité. Les pergolas, le monument aux morts... Et puis de l'eau, des arbres, des bancs pour reprendre une causerie tout juste mise entre parenthèses.



**MIQUETTE FOR EVER.**  
Bas dentelle, chapeaux parsemés de coquelicots, avec ses amis, Miquette à travers siècles...



## LA MAIRIE, POINT D'ORGUE DES GRATTE-CIEL



C'est l'architecte Robert Giroud, Grand Prix de Rome, qui a dessiné la maison commune de Villeurbanne, un édifice monumental et doté d'un beffroi de 65 mètres de haut pour affirmer le pouvoir municipal et donc l'indépendance de cette ville et de ses citoyens ! Le palais du travail tout fraîchement réalisé par Môrce Leroux avait sa curiosité avec une étonnante piscine en sous-sol... La mairie aurait donc, elle aussi, une "fantaisie" dans ses murs : un orgue imposant, situé au deuxième étage, dans la salle du conseil municipal... Un orgue qui existe encore et que l'on entend lors de toutes les cérémonies... Une rareté en France, cet instrument étant jusqu'alors plus répandu dans les lieux de culte que dans les mairies !

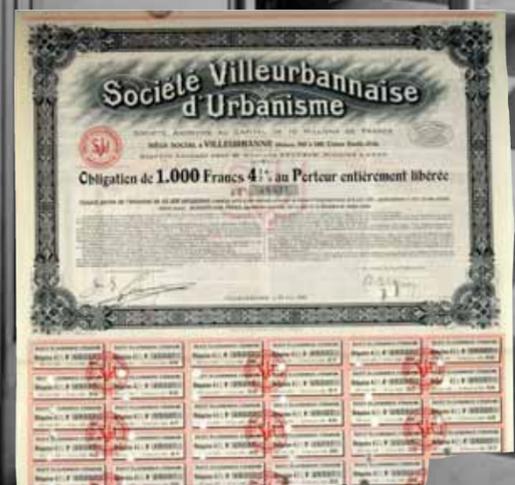
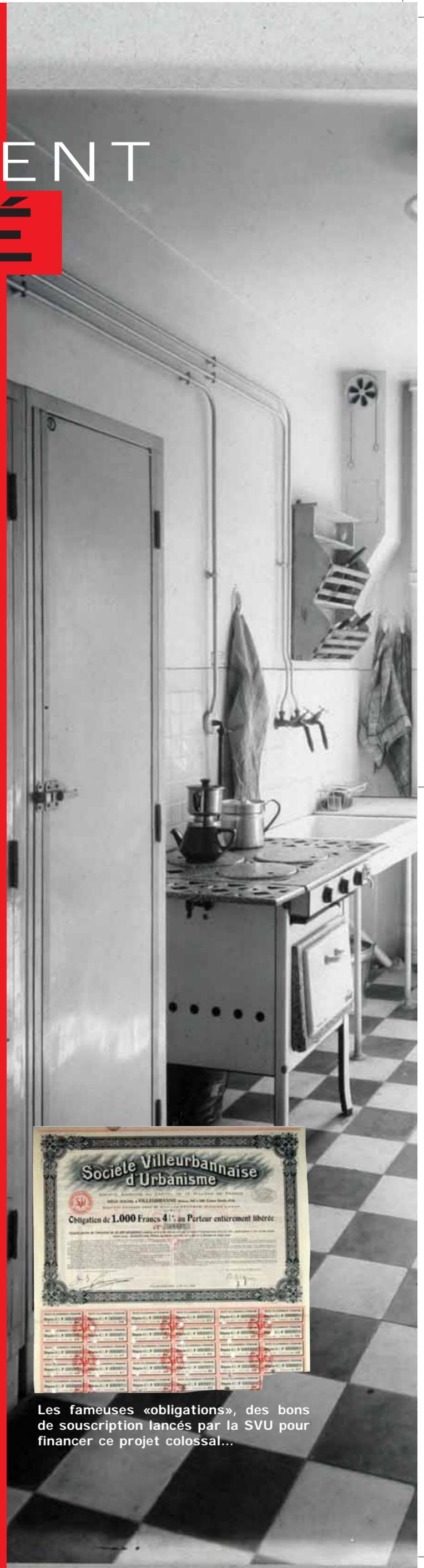
# UN FINANCEMENT ÉCHAFAUDÉ

La Société Villeurbannaise d'Urbanisme a été la clef de voûte financière de la construction des Gratte-ciel. Fondée en juin 1931, elle a tout connu : le début des travaux quelques mois après sa création, l'inauguration des Gratte-ciel en juin 1934, l'arrivée des locataires, la gestion d'un patrimoine comptant 1500 logements, la réhabilitation dans les années 90. Gros plan sur la SVU telle qu'elle a vu le jour.

«Il y avait 55 000 habitants en 1925 et 82 000 cinq ans plus tard ! Vous imaginez l'essor de Villeurbanne... C'est comme si chaque année, Villeurbanne absorbait un gros village... Pour le maire socialiste Lazare Goujon, s'occuper du logement était une nécessité, en même temps qu'une urgence !», rappelle l'actuel directeur technique de la SVU<sup>(1)</sup>, Salvatore Rinaldi. Le projet de construction des Gratte-ciel, juste après celui du Palais du travail, est écha faudé par le maire. Le «Docteur Lazare Goujon» tel qu'on voit la signature en bas de nombreux documents. Il va utiliser toutes ses capacités pour trouver des moyens à la hauteur, et pour commencer, il crée en juin 1931 la SVU au 162-168 du cours Emile Zola, qui est par ailleurs l'adresse de Morice Leroux, architecte chargé de suivre ce projet. Deuxième étape : le lancement des souscriptions. Pour construire, il faut des fonds. Publics certes, mais aussi privés : la banque Morin-Pons émet les obligations et les entreprises spécialisées dans le bâtiment suivent... La machine est lancée. «Ce qui est surprenant c'est le statut même de la SVU qui est loin d'être une société classique. Ses missions sont diverses, elle permet de résoudre les questions financières mais aussi les problèmes juridiques, techniques, de partenariats. Bref, le modèle de la SVU n'existait nul part ailleurs à cette échelle, c'était une société d'économie mixte avant l'heure !», ajoute Salvatore Rinaldi. Quelques mois seulement après la constitution de la SVU, Leroux propose au maire une note complète sur l'équilibre financier de l'opération des logements et des commerces !

Redoutable efficacité ! Toutefois, après la rapide construction de cet imposant édifice, les familles hésitent à venir vivre ici : l'appréhension du gigantisme de l'opération freine les arrivées, de même que le coût des locations qui peut paraître élevé par rapport aux sommes qui étaient habituellement versées pour les habitats souvent très précaires de l'époque. Dans ce contexte, la Loi du 1<sup>er</sup> septembre 1948 assurant la protection du locataire favorise l'installation aux Gratte-ciel. Les ascenseurs qui ont fait peur un temps, et s'ouvrent directement dans les appartements, à la new-yorkaise, ont le cachet de la modernité. Des Lyonnais appréciant le côté novateur, louent des appartements, puis l'histoire de l'immigration villeurbannaise se coule en partie dans celle du centre-ville : juifs, arméniens et italiens peuplent bientôt les appartements. Et le directeur de la SVU d'ajouter : «Le chauffage, l'eau chaude, l'électricité, le gaz et les toilettes intégrées étaient vraiment les signes d'un nouveau confort... Aujourd'hui, il y a une bonne centaine de logements en moins qu'au départ, car nous agrandissons certaines surfaces pour répondre aux besoins des familles. L'évolution du patrimoine va dans ce sens, avec des travaux concernant les caves et les arrières-cours que l'on appelle les redents».

<sup>(1)</sup> La SVU - société villeurbannaise d'urbanisme - est désormais présidée par Pascale-Paulette Crozon, adjointe au maire, chargée de l'habitat, du logement social et du patrimoine foncier. Douze personnes font partie du bureau, quatre sont affectées à l'entretien du patrimoine et vingt-quatre gardiens occupent les loges situées dans les premiers étages.



Les fameuses «obligations», des bons de souscription lancés par la SVU pour financer ce projet colossal...



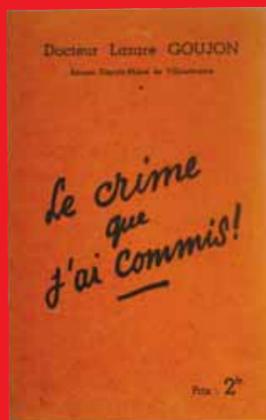
Un appartement témoin ouvert en 1934 pour attirer les locataires

© DR



Pascale Crozon présidente de la SVU et Salvatore Rinaldi dans l'appartement reconstitué «années 30» pour les fêtes 2004

## PLAIDOYER POUR UN «CRIME»



L'époque était aux idées... Et aux débats virulents, gauche contre droite, droite contre gauche, avec une installation et une montée, partout en Europe, des idéologies fascistes. Mais les affrontements étaient également très durs au sein de la gauche, et en particulier entre les communistes et les socialistes. Villeurbanne non seulement n'échappait pas à la règle, mais elle en reste

un exemple enflammé. Alors que s'annonçait le Front Populaire, Lazare Goujon allait être l'objet de critiques féroces, parfois fondées, souvent outrées. On lui reprochait les Gratte-ciel, l'image qu'ils dégageaient renvoyant au capitalisme américain, mais aussi leur financement, leurs débordements. La bataille fut rude. En 1935, Lazare Goujon y laissa son fauteuil de maire, cédant la place aux communistes. Mais il ne voulut pas s'avouer vaincu, et il écrivit et fit éditer<sup>(1)</sup> un opuscule, démontant point par point et surtout chiffre par chiffre, la campagne menée contre lui. Sous l'intitulé «Un jour viendra !», il projetait les Gratte-ciel dans une reconnaissance à venir, et son retour à l'hôtel de ville en 1947...

<sup>(1)</sup> Imprimerie Nouvelle du Sud-Est, 34 rue Paul Verlaine, Villeurbanne

## «IRRÉEL...»



*"D'emblée, j'ai été impressionnée par les Gratte-ciel, découverts au cours d'une promenade. J'ai donc décidé d'y installer mon cabinet. J'ai emménagé en été 1995 alors que l'avenue était transformée en plage pour la fête des Eclanova... C'était irréel. Depuis, j'ai toujours éprouvé de la fierté, quasiment de l'orgueil, à exercer ici."*

**Sophie Cassan, avocate installée dans les Gratte-ciel.**

## COUP DE JEUNES

### JULIE, LINDSAY ET JUSTINE «Y'A DE LA JOIE»



Julie, Lindsay et Justine, toutes trois sont en quatrième au collège Morice Leroux. Les Gratte-ciel, elles connaissent bien, enfin... surtout les «boutiques de fringues» ! Pour elles, les Gratte-ciel sont inspirés des "Tours jumelles" de New-York, et la mairie a dû être construite «après» car elle est «beaucoup plus moderne!». Ce qui est bien ici, ce sont «les magasins et la poste». «C'est agréable, il y a toujours du monde, y'a de la vie! Mais qui est Morice Leroux ? Elles s'interrogent : "Il les a inventés...? Dessiné les plans...?". Gros doute. Côté négatif : «Les immeubles beaucoup trop collés les uns aux autres, les pièces trop petites, trop de vis-à-vis, et la rue qui n'est pas assez large!». Et alors le positif là dedans ? «C'est joli, le fait qu'ils soient tous alignés, hauts, et pareils. Et c'est très bien que les balcons du haut soient en terrasse, car si une personne tombe, elle atterrira sur le balcon du dessous!» Dans la catégorie, ciel mon voisin, en voilà une bonne pensée, merci les filles !

### SAMUEL, BRUNO ET XAVIER PAS TOUT ROSE...



Samuel, Bruno et Xavier, étudiants en fac de sciences à la Doua. Ils viennent de différents horizons : Vienne, Saint Etienne... Ils ont été "frappés" par cette architecture. La date de construction des Gratte-ciel, ils la connaissent précisément : 1934 ! Quelle culture ! En fait ils ont tout simplement vu un reportage sur France 3 quelques temps auparavant... Quand ils sont arrivés dans ce quartier ils se sont cru «en ex-URSS : une cité où les gens ne peuvent que dormir et partir tous les matins pour travailler. Les bâtiments sont oppressants, les gens sont les uns sur les autres. La mairie c'est un gros bloc, massif, on dirait un temple qui trône au milieu de l'avenue". Ils considèrent qu'à l'époque de sa construction ce quartier devait être innovant, mais, aujourd'hui... ils n'y vivront pas !

### STÉPHANE «TOUT EST PROCHE»



Stéphane est arrivé huit ans plus tôt de Polynésie française... Les Gratte-ciel, ce fut le choc visuel. A son arrivée en France, Stéphane s'est installé aux Gratte-ciel. Histoire de se rapprocher de sa grand-mère «qui vivait derrière le TNP depuis plus de quarante cinq ans, très attachée à ce quartier : elle y avait toutes ses copines». Sa date de construction ? «Cette avenue s'inspire peut-être des États-Unis, c'est moderne». Date de construction ? «1970 peut-être ?» Côté pas terrible : «Cela manque singulièrement d'arbres et de verdure, pourquoi pas une rue piétonne?» Côté sympa : «la proximité des commerces, des transports en commun, tout est proche.»

### KONKASS, 19 ANS «ON EST DES VRAIS PETITS VIEUX DES GRATTE-CIEL»

Konkass (pour le fun), Joe (pour les Dalton), Grisby (pour touche pas à mon pote) : trois copains, et toute leur tribu. Ils sont passés par Mauvert (le collège), Brossolette (le lycée), ils ont entre 19 et 21 ans et ne se décident pas à vieillir. «Maintenant, on est éparpillé par nos études, nos boulots ou notre flemme, mais le point de ralliement, c'est les Gratte-ciel. Vous allez rire, mais ici on se sent en sécurité, on ne se sent pas agressés par... les vieux!». Eclat de rire avant de recommencer «ici, c'est notre enfance, nos amours. On a notre arbre, notre banc sur la place. Enfin on avait, parce qu'avec les travaux... Tiens on vous le dit, ajoute Konkass, on est des vrais petits vieux des Gratte-ciel !»

## REGARDS

Tous deux sont photographes. Comme Marc Riboud et bien d'autres «regardeurs de vie», ils ont capté l'âme de ce décor monumental que sont les Gratte-ciel. Quartier libre à Philippe Schuller et Anne Van Der Stegen, qui ont accepté de partager avec nous ce retour sur images, accepté de jouer le jeu, choisi leur cliché, se sont «tiré le portrait», et ont écrit leur légende (pas toujours photo) des Gratte-ciel...



**PHILIPPE SCHULLER** :  
photographe de la ville de  
Villeurbanne de 1985 à  
1990

La foule était retenue par des barrières, nous étions en octobre, le Président' venu inaugurer la Maison du Livre de l'Image et du Son, a touché les drapeaux, j'étais derrière. Sur le toit de la mairie avec les Gratte-ciel en fond, la "reine d'Angleterre" pose, elle fera la couverture du journal municipal. Au bout de l'avenue on aurait dit la Pologne; les cabines téléphoniques, les passants, des voitures de la "Milicia" et dans la mairie, en haut des escaliers, Lénine...magnifique. Je n'y croyais pas, et puis l'éléphant a levé les pattes avant et Charles' s'est réfugié dessous... j'ai fait la photo. ndlr : François Mitterrand, Charles Hernu



**ANNE VAN DER STEGEN**,  
est membre de l'agence de  
photographie Editing. Elle  
vit à Marseille depuis 1995  
et travaille essentiellement  
pour la presse magazine  
nationale et internationale.  
Son travail personnel et sa  
photographie restent liés  
à un souci d'engagement  
esthétique et social, un  
prétexte à la rencontre.  
Elle a publié avec Bernard  
Jadot «Des nouvelles des  
Gratte-ciel», Editing édition.

On avait imaginé, avec Bernard Jadot, cette histoire de fille, Virginie Lejuste. Elle déambulait dans les couloirs jusqu'à se jeter du dernier étage. Elle était seule. Elle était triste aussi. C'est vrai que le décor s'y prêtait bien pour laisser voguer son imaginaire. Les Gratte-ciel de Villeurbanne, il y a maintenant quelques temps que je n'y suis pas revenue... moi aussi j'ai parcouru les couloirs, les coursives, pris les ascenseurs... À chaque passage, j'ai toujours rencontré des habitants chaleureux. Si Virginie les avait croisés, elle serait toujours là aujourd'hui. Mais à minuit tout le monde dort. Enfin presque.

# COMMERCES ... UNE AUTRE CLEF DE VOÛTE!

Que serait le centre-ville sans ses commerces ? Commerces de proximité, métiers de bouche, enseignes attractives, et le marché... Qui dit commerces, dit évidemment commerçants, donc échanges, vie sociale et vie économique. Le centre vit au rythme de cette artère commerciale. Pour le comprendre, il suffit de s'y promener les fins de matinée, les samedis où l'on avance au coude à coude, les jours de marché qui alimentent encore l'animation. Lèche-vitrine ou pause aux terrasses devant un café ou un chou à la crème, la vie des Gratte-ciel vit au rythme de ses chalands ! Pourtant la partie était loin d'être gagnée quand Lazare Goujon inaugura les bâtiments en 1934. De la même manière qu'on ne se bousculait pas au portillon pour y habiter, les pas de porte restèrent longtemps murés... Méfiance devant ces hautes tours, ce modernisme, ces ascenseurs - toujours d'époque ! - méfiance devant ce pari démesuré. Les entresols attendaient aussi l'occupant, conçus encore comme des ateliers dans une ville où le textile était industriel. Des ateliers «entre deux», comme ceux des Pentes de la Croix Rousse, mais avec l'absolue modernité en prime ! Aujourd'hui ce sont beaucoup les cabinets médicaux et para-médicaux qui y sont implantés. Il y eut même une clinique assez cotée en tête de Gratte-ciel. Le docteur Lazare Goujon n'en prendrait pas ombrage... Les gratte-ciel sont aussi descendus dans la rue !

## PIERRE VALENTE

### «L'Esprit... est bien là»

Pour le président de l'association des commerçants, l'esprit des Gratte-ciel est bien là et devrait s'étendre à tout le quartier, au-delà du périmètre patrimonial...



«C'est un lieu qui m'a toujours fasciné». Pierre Valente travaille aux Gratte-ciel, «à belle enseigne». Responsable d'un magasin sur l'avenue Henri Barbusse depuis sept ans, et président de l'association des commerçants, il a un regard radical et sans appel sur l'architecture des lieux, et sur l'agglomération : «Je pense que depuis les Gratte-ciel, seul le projet de la Cité

Internationale est vraiment novateur, inscrit dans la durée. Je retrouve dans ces deux lieux, un projet, mais aussi une atmosphère, un esprit particulier. Comme on peut aussi le dire pour Le Corbusier à Marseille». Un esprit que Pierre Valente souhaiterait voir s'étendre aux rues adjacentes, ou encore à la place Mendes France. «Plutôt que de densifier certaines manifestations ou réalisations». Voilà pourquoi il espère beaucoup dans la réhabilitation prochaine des redents, «ils serviront de lien entre cette architecture remarquable et un habitat beaucoup moins valorisé, transition entre cette néo-modernité des gratte-ciel et le reste de l'urbanisme». Pierre Valente est un incondicional du centre-ville, avec ce seul regret : «il faudrait peut-être que des artistes, des gens d'autres catégories socio-professionnelles s'y installent tout en gardant le côté populaire des Gratte-ciel qui fait son charme et son attrait. Que les habitants soient plus conscients de cet environnement et s'approprient encore plus leur quartier».

Pierre Valente est à bonne enseigne, le magasin Carol au 15 de l'avenue Henri Barbusse.



**PATRICK AMAR**

**«J'aime la perspective rassurante de l'avenue»**



«Quand j'étais étudiant, j'habitais pas très loin des Gratte-ciel. Pour moi, ce quartier, c'est plein de gaieté et de joie de vivre. Il y a un climat de convivialité et de complicité agréable. Les gens prennent le temps de parler, ce qui n'est pas le cas partout. J'aime beaucoup la perspective de l'avenue, elle est particulière, on sait où l'on est, c'est rassurant. Il y a une véritable homogénéité de l'ensemble, quelque chose de magistral et d'unique. Je suis sensible au fait que les Gratte-ciel soient l'œuvre d'un homme et que ce projet perdure et traverse les âges et les générations. Je suis heureux d'avoir ouvert un magasin ici et l'an prochain, Courtieu s'installe avenue Henri Barbusse, encore plus au cœur du quartier».

Patrick Amar est président directeur général de Courtieu, magasin de décoration, literie, linge de maison (15 rue Michel Servet, les Gratte-ciel côté marché).

**JEAN-CLAUDE FORQUET**

**«C'est un peu le village»**



«Les Gratte-ciel, c'est un peu un village. On sent une identité et un sentiment d'appartenance très forts. L'avenue est simple et plaisante, le quartier a beaucoup évolué... en bien ! Je suis ravi d'installer une grande enseigne ici. J'ai fait ce choix car je suis un homme de centre-ville, attaché au commerce de service, à la proximité et à la relation avec la clientèle. Un état d'esprit en harmonie avec ce quartier».

Jean-Claude Forquet est le directeur du futur magasin Intersport (1800 m<sup>2</sup> en-tête de Gratte-ciel, ouverture prévue en septembre 2005).

### «PROPAGANDE DE L'HYGIÈNE, EDUCATION DU PUBLIC»

Ce chapitre de la revue «Dix ans de réalisations des municipalités socialistes» ne manquait pas de Majuscules : Hygiène, Education, Public, on en badinait avec les vertus des politiques socialistes et hygiénistes portées en étendard par le docteur Lazare Goujon.

#### Explications à travers un morceau choisi :

*«Une fois par semaine, de novembre à fin avril, dans la salle des conférences de l'Office municipal d'Hygiène, une causerie est faite avec projections lumineuses et films, sur les grands fléaux sociaux et les moyens de s'y soustraire et de les combattre. Les conférenciers savent admirablement adapter leurs causeries au niveau intellectuel de l'auditoire. Ces causeries sont publiques et gratuites. Dames et jeunes filles y sont admises.»*

## DU PROJET HYGIÉNISTE AU POINT SANTÉ : UNE MÊME HÉRÉDITÉ



Les préoccupations en matière sanitaire ne datent pas de Lazare Goujon. Le Bureau municipal d'hygiène a été créé en 1912, avec pour missions principales, le contrôle sanitaire des habitations, la protection des bébés, les vaccinations antivaricelleuse et antidiphthérique et l'inspection médicale des écoles. Ce bureau d'hygiène prendra tout son essor avec Lazare Goujon dans un projet politique philanthropique et humaniste. «Un projet fondé sur le courant hygiéniste du début du siècle mais sans le côté moralisateur, sans cette tendance à vouloir s'occuper des pauvres pour qu'ils ne menacent pas la société des gens comme il faut... Sous couvert de lutter contre les grandes maladies ou l'alcoolisme, on a organisé un contrôle social coercitif sans s'attaquer aux causes, à savoir les conditions de vie et de travail déplorables. Plus tard, a émergé une approche humaniste avec le courant socialiste utopique et sa recherche du bonheur de l'humanité. Lazare Goujon, médecin et socialiste, était à la croisée des chemins et a cherché à faire converger ces deux approches», avance Jean-Luc Estournel, actuel adjoint à la santé.

«Le projet de Lazare Goujon était très précurseur de ce qu'est aujourd'hui la définition de la santé selon l'OMS, l'organisation mondiale de la santé : un état complet de bien-être, physique et mental. Lorsque Villeurbanne a été l'une des premières villes de France en 1991 à adhérer au réseau Villes-santé, elle se plaçait dans la lignée de cette politique visionnaire», poursuit-il. Aujourd'hui encore, en matière de santé, la Ville s'inscrit dans cet héritage. Deux exemples en attestent : l'existence du Point santé qui s'adresse à toute personne en difficulté et en dehors du système de soins traditionnel et le service de santé scolaire, qui a pour but de corriger des inégalités, dès le plus jeune âge, en repérant les enfants qui ont des difficultés.

# UN JARDIN QUI NE VIEILLIT PAS

Le jardin des tout-petits ouvre en 1929 - grâce à une donation à la ville de madame Adolphe Lafont - avec une délicate mission : «Offrir aux mamans des villes, un coin paisible où les enfants puissent jouer en toute sûreté, loin des dangers de la rue». Sous le préau, une fresque colorée met en scène des enfants et des conseils hygiénistes rappellent que pour bien grandir, il faut «de l'air, du soleil, des aliments sains et être protégé des mouches...»

Soixante-quinze ans plus tard, le square ne désespère pas. Une gardienne veille au grain, prête des jouets, vélos et tricycles, et les mamans sont unanimes : «Ici on est tranquilles, c'est toujours propre, le bac à sable est impeccable et il n'y a pas de chiens ou de grands à vélo...» Aujourd'hui, le préau fait une cage de foot idéale et les petits jouent toujours à se perdre dans le labyrinthe d'époque !



© ARCHIVES PERSONNELLES DE M. LAZARE GALLARD



De l'inauguration en 1930 par Lazare Goujon au jardin d'aujourd'hui : un même air de jeunesse.



## NANY ET WILSON SONT DANS UN JARDIN...

«Je venais ici quand j'avais son âge !» A 60 ans, «Nany» emmène régulièrement son petit-fils Wilson dans le jardin des tout-petits. «On l'appelait le petit jardin, ma mère tenait un café cours Tolstoï et je jouais souvent ici. Je me souviens que j'avais très peur dans le labyrinthe et cette petite butte. Pour la petite fille que j'étais, c'était le Mont-Blanc ! C'est un endroit toujours très agréable, accueillant, protégé, aménagé mais naturel.»



# A L'EAU, HIVER COMME ÉTÉ !

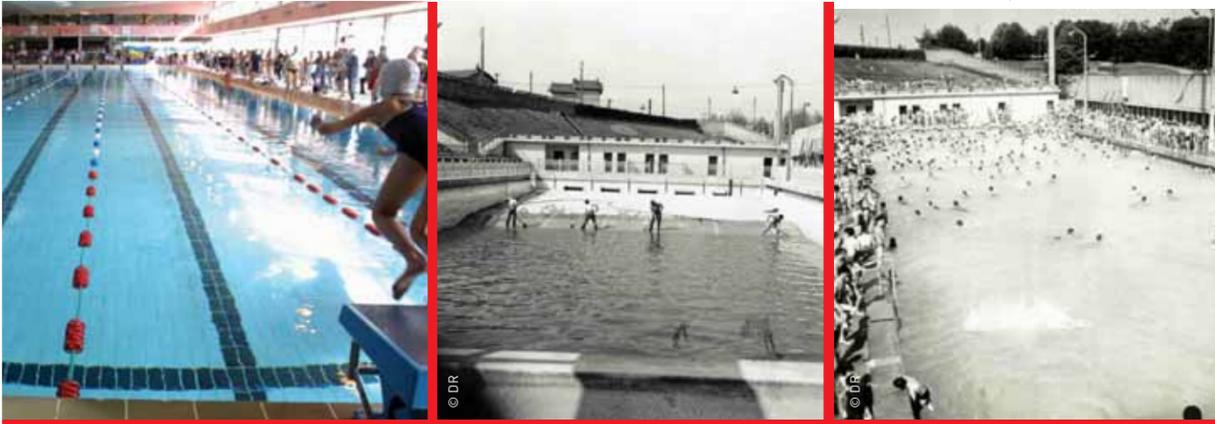
Nager c'est la santé. Souvent ignorée du public, la piscine d'hiver, sous le Palais du travail, accueille ses premiers baigneurs en 1933. C'était du temps où l'on apprenait à nager "à la potence" et elles étaient deux à remplir cette mission... L'équipement devait prendre le relais, à la mauvaise saison, de la piscine d'été, aujourd'hui centre nautique Etienne Gagnaire. Une double réalisation qui s'inscrivait dans le projet cher à Lazare Goujon : un corps sain, indispensable au

bien-être de l'individu. La réussite de la piscine d'été fut telle que certains jours le personnel ne pouvait pas laisser entrer tout le monde. L'eau "incomparablement transparente, saine et belle" faisait bien des envieux dans les alentours ! Aujourd'hui, le centre nautique arrive en tête de la fréquentation des équipements municipaux - avec près de 300 000 personnes par an - et les enfants apprennent toujours à nager sous le Palais du travail... sans potence.



## L'ÉCOLE DU SPORT A SON ANCÊTRE

C'était en 1925. L'école populaire sportive voit le jour. Encadrés par des moniteurs et des enseignants, le jeudi après-midi, les enfants «se livrent à l'exubérance de leur âge». Lazare Goujon célèbre les vertus du sport qui «protège les enfants des exemples funestes et de l'oisiveté», tout en leur procurant «une croissance harmonieuse». La date et le nom ont changé - c'est le mercredi - mais les petits Villeurbannais peuvent aujourd'hui encore découvrir toute une panoplie d'activités sportives, grâce à l'Ecole du sport, mise en place par la ville.



# DU STADIUM À LA MAISON DU LIVRE

Le bien-être de ses administrés, cher à Lazare Goujon, passait forcément pas le sport ! Il y eut le développement des activités sportives pour les enfants, les centres de plein-air à la montagne, à la campagne et à la mer, l'ouverture des piscines de Cusset et des Gratte-ciel... Le maire de l'époque avait même prévu, pour parfaire son rôle de grand bâtisseur, la construction d'un stadium, au 249 du cours Emile Zola. L'ambitieux équipement - plus de 17 000 m<sup>2</sup> et 10 000 spectateurs potentiels - devait comprendre un vélodrome couvert, une patinoire et accueillir des compéti-

tions de boxe, de lutte ou d'escrime. Les finances manqueront et en 1935, Lazare Goujon quittera la mairie sans avoir réalisé cette œuvre. A son retour, en 1949, le stadium ouvrira ses portes, accueillant diverses manifestations dont des courses de taureaux et des matches de basket. Inachevé pour des raisons financières, il sera démoli à partir de 1963 et remplacé, des années plus tard, par un autre équipement d'envergure : la Maison du livre, de l'image et du son, équipement municipal le plus fréquenté aujourd'hui des Villeurbannais.



**FABIEN JUILLARD** RESPONSABLE DE LA SALLE SPORTS IMAGYM. DANS LES GRATTE-CIEL DEPUIS CINQ ANS.

«La première fois que j'ai vu ce quartier, j'ai été impressionné par les tours et cinq ans après je suis toujours émerveillé par l'ensemble ! C'est toute une époque, un peu comme la halle Tony Garnier. Si c'était à refaire, je m'installerais à nouveau ici, c'est un quartier commerçant, très agréable, bien réhabilité... mais bruyant. Je rêverais que l'avenue soit piétonne, ça serait un coin de paradis, surtout avec le projet d'aménagement jusqu'à la cheminée... Le quartier évolue, par exemple je trouve très positif qu'un grand magasin comme Intersport ait choisi de s'implanter ici.»

## DE BONNE SOUPE ET D'EAU FRAÎCHE



En 1925, le chemin était parfois long pour marcher jusqu'à l'école... Et les enfants loin d'être tous bien nourris à la maison. Pour leur assurer un repas «chaud et substantiel»<sup>(1)</sup>, l'œuvre des cantines scolaires est fondée en 1925. La première année, l'expérience s'étend de janvier à mai et 6872 repas sont servis, dont 594 gratuitement. A la rentrée suivante, tous les groupes scolaires allaient bénéficier de la cantine, de "repas chauds et substantiels". A la fin de l'année scolaire 1933, huit cantines fonctionnaient, entre octobre et mai, à la mauvaise saison... Aujourd'hui plus de 6000 enfants déjeunent à la cantine - devenue «restaurant scolaire» - et 4000 repas sont produits par jour. Soixante-dix ans après les

premières assiettes de soupe, la restauration villeurbannaise arrive à un tournant. Le système actuel de cuisine préparée sur place n'est plus adapté aux normes actuelles et des solutions sont à l'étude. L'école Croix-Luizet entrera peut-être dans l'histoire villeurbannaise : depuis la rentrée, les écoliers testent une nouvelle formule, celle du self avec repas livrés par un prestataire extérieur. Un changement en perspective dans les années à suivre. Mais une certitude : la qualité et la quantité seront toujours primordiales. En respect de la tradition et de Lazare Goujon, fier d'offrir aux écoliers «une nourriture abondante et d'excellente qualité»...

<sup>(1)</sup> «Villeurbanne 1924-1934 ou dix ans d'administration» par Lazare Goujon

**ANATOLE FRANCE  
L'ÉCOLE DU COIN**  
Parmi les projets de Lazare Goujon, figure en bonne place la création de groupes scolaires. L'objectif : soulager les classes surchargées et faire face à la croissance démographique de l'après-guerre. Descartes, Jules-Guesde et Anatole-France sont de ceux-là.

A deux pas des Gratte-ciel, l'école Anatole France ouvre ses portes en janvier 1933, avec cinq classes de garçons, cinq classes de filles et trois classes maternelles. En 2003, la façade a été rénovée à base de peinture à la chaux, selon les techniques utilisées à l'époque.

### NICOLE GIGNON «MA CURIOSITÉ EST INTACTE»

Directrice de l'école élémentaire depuis deux ans, elle porte sur le quartier un regard toujours neuf.

*«Je suis passionnée par l'histoire de l'architecture, la période du Bauhaus et du Corbusier.*

*Je ne me lasse pas de ce quartier, j'y suis depuis deux ans et ma curiosité est intacte. Je trouve que c'est magnifique : les lignes, les couleurs, les lumières, la ferronnerie, les espaces de vie... Pour moi, c'est unique et je vois très souvent des perspectives différentes qui m'étonnent toujours. D'un*

*autre point de vue, bien au-delà de l'architecture, c'est un quartier très agréable, la population*

*est multi-culturelle et dans l'école c'est l'une des richesses et un apport humain très précieux».*



# CHAMAGNIEU DÉJÀ !



En 1931, le domaine de Chamagnieu, acheté aux comtes de Jonage et aménagé par la Ville en "école de perfectionnement avec internat", ouvre ses grandes portes. Le domaine a de l'allure avec son château du 12<sup>e</sup> siècle, un parc de trente hectares et une ferme dépendante. Il est destiné à remettre sur pied les petites filles "anormales, arriérées et malingres"<sup>(1)</sup>, sur le modèle de Poncin, internat réservé aux garçons. Depuis, à part les périodes de fermeture pour réfection, Chamagnieu n'a cessé d'offrir à tous les petits Villeurbannais des séjours et des activités au grand air. Il est aujourd'hui le lieu d'accueil privilégié des classes d'environnement avec 128 séjours prévus en 2004-2005. Des milliers de petits citoyens continuent d'animer et de faire vivre les murs épais du château !

<sup>(1)</sup>selon les textes de présentation de l'époque.



*«Travaillons à adoucir la peine des tout-petits, à leur procurer les plaisirs sains et vivifiants de la nature. Notre récompense sera de retrouver dans leurs yeux le reflet des ciels heureux.»*

**Eduard Herriot.**



Cette citation du maire de Lyon, Eduard Herriot, figure en bonne place dans le «Compte-Rendu Moral et Financier» de l'exercice 1937<sup>(1)</sup> de l'œuvre villeurbannaise des enfants à la montagne. Eduard Herriot avait inauguré les Gratte-ciel, le 17 juin 1934, aux côtés de Lazare Goujon. Présence ô combien symbolique, après de nombreuses tentatives d'annexion de Villeurbanne par Lyon. Avec les Gratte-ciel, Villeurbanne prenait enfin la dimension d'une ville-centre.

<sup>(1)</sup> Imprimé en 1938 par l'Imprimerie Chambefort Frères & Cie, 18, Cours de la République à Villeurbanne

## LA CLASSE ANNÉES 30

C'était un temps que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître. Où les élèves écrivaient à l'encre violette, trempant leur plume dans l'encrier sur leur petit bureau en bois et où l'instituteur parlait du haut de l'estrade. Le bon temps ? Non, un autre temps de l'étude, qui trouve sa juste place dans nos souvenirs et vit mieux dans un musée qu'à travers des relents trop nostalgiques, véhiculés par des émissions télévisuelles qui, de racoleuses, n'en sont pas moins clairement réactionnaires. Dans le Musée des écoles, une classe reconstituée dans les moindre détails, évoque les années 30. Cartes murales cartonnées, tableau noir en triptyque, manuels scolaires, boulier... Tout y est ! Les petits Villeurbannais avaient de la chance : le chauffage central avait remplacé le poêle à bois et il ne faisait pas aussi froid qu'ailleurs...

Musée des écoles - 116 cours Emile Zola à Villeurbanne - tél : 04 78 84 04 72.

*«Les élèves recopiaient ce que la maîtresse écrivait au tableau, il fallait fournir un travail personnel, recopier à la plume et à l'encre, en faisant les pleins et les déliés et surtout en évitant les tâches. On nous demandait d'apprendre par cœur les leçons de géographie : la France, les rivières, les sommets des montagnes, les fleuves et leurs affluents, les canaux et les grandes lignes de chemins de fer avec les principales gares.»*

Madame Nègre - élève de 1937 à 1939  
extrait de "Brèves en bref - l'école Emile Zola au début du siècle."



## **GEORGES BERGER, «TOUJOURS LE MÊME ÉTONNEMENT»**

Quand on est le principal du collège flambant neuf «Gratte-ciel-Morice Leroux», on n'échappe pas à son destin. On fait partie du patrimoine et de ce numéro spécial ! Son principal, Georges Berger, ne cherche pas à fuir le cadre, lui qui, chaque soir, de la fenêtre de son appartement «redécouvre ces bâtiments» et «s'étonne encore de leur beauté bleutée». Ce sont les élèves, tient-il à rappeler, qui via un référendum ont baptisé le collège «Gratte-ciel» : leur lieu de vie, ou leur passage obligé entre Charpennes et Flachet. Pour Georges Berger, son collège, ses 893 élèves et ses 81 enseignants vivent ainsi plusieurs réalités. Ancrés dans un territoire qui les identifie, ils sont aussi ouverts au monde, comme le furent les Gratte-ciel. «Nous faisons le lien entre notre quartier et les relations que nous entretenons depuis longtemps avec l'Europe». Comme si cette vision du monde encourageait les pionniers.



## **JEAN-PAUL CHICH, «AU DELÀ DU RÉPIT...»**

«Ici, nous sommes au delà du Répit, cette statue placée ici même, en attendant la suite des aménagements». Le répit ne fut pas de courte durée, mais la halte pourrait bien tout de même se terminer. La perspective du nouveau centre ville s'affiche enfin. Le lycée Brossolette en frontière des Gratte-ciel, son millier d'élèves, sa centaine d'enseignants sont sous leur charme, conscients ou inconscients. A 60 ans, le proviseur, Jean-Paul Chich parle des Gratte-ciel comme d'une vieille histoire d'amour, de celles qui viennent de l'enfance et de la passion. Comme celle des livres que le petit Lyonnais venait emprunter à la bibliothèque municipale de Villeurbanne, située dans la mairie. «Un grand escalier qui montait. A l'époque où Lyon ne disposait pas d'une bibliothèque publique digne de ce nom». Lyon ne disposait pas non plus de bâtiments de cette hauteur «on venait voir les Gratte-ciel, c'était une curiosité». De ce quartier il dit «qu'il le rassure, qu'il lui donne un sentiment d'appartenance». Le lycée fêtera ses 40 ans l'an prochain pour mieux se dire adieu, ou plutôt au-revoir car il devrait être légèrement déplacé et reconstruit plus que jamais au cœur de ville. Jean-Paul Chich présidera à cette étrange cérémonie de renaissance. Pour le prochain Brossolette, le proviseur sera sans doute à la retraite. Un autre répit qu'il mettra à profit pour passer la ligne et «goûter plus encore à ce quartier : la vie y est tellement agréable !».



## ILS PASSENT LES GRATTE-CIEL AU PEIGNE FIN !

Ils sont en seconde au lycée Pierre Brossolette. Des «rouletabille» version plus scientifique ! Sous la houlette de leur professeur d'histoire, Christophe Bourgoïn, ils enquêtent pied à pied auprès des habitants des Gratte-ciel. Objectif : retracer l'histoire de ces logements sociaux à la lumière des jugements portés par les locataires au fil du temps. Une entreprise tellement pertinente qu'elle a séduit le CNRS et particulièrement Anne Sophie Cléménçon, historienne et chercheur, qui les accompagne dans leur projet. «Le but est de travailler sur des éléments concrets et de rencontrer les acteurs de cette grande expérience, explique Christophe Bourgoïn. Tout en laissant les élèves garder l'initiative!». Aussi, Charlotte, Rima, Oriane, et Astrée, selon leurs goûts et leurs aptitudes, arpentent les rues et les montées d'escaliers des Gratte-ciel, explorant des pistes variées, collectant interviews d'habitants, images vidéo, photographies, croquis, de manière à cerner au mieux la réalité quotidienne des résidents, mais aussi leur mémoire. A terme, un CD ROM, un site internet, une émission de radio témoigneront de ces travaux de longue haleine. Quelque peu déconcertés au début, l'enthousiasme est venu... "sur le terrain". Une fois leur travail d'enquête journalistique terminé, un questionnaire précis leur permettra, quelque 70 ans après la pose de la première pierre, de renvoyer une image de ce lieu de vie. Vus par leurs habitants, du haut en bas des Gratte-ciel.



## DE L'ART... DE LA CRITIQUE



«Espaces urbains et architecturaux de l'agglomération lyonnaise» : les Gratte-ciel et leurs 70 ans tombaient à point nommé comme sujet d'étude pour une classe de première du lycée Ampère, encadrée par son professeur d'arts plastiques, Claire Marie Durand-Bätschi et un photographe Jacques Damez. «L'idée de départ était de mettre en relation le quartier des Gratte-ciel avec un autre type d'architecture contemporaine, celui de la Cité Internationale. Et puis, au fil du temps, nous avons fini par nous focaliser sur les Gratte-ciel», explique le professeur. «Les élèves ont donc rencontré des architectes et des habitants, visité les lieux à étudier, consulté des documents, dans la mesure où il fallait porter à leur connaissance la vocation sociale et politique du projet de Lazare Goujon, et éviter ainsi tout jugement partial a priori. Afin de répondre à cette question : Qu'est-ce qui peut, aujourd'hui, être remis en question ?». «Beaucoup de choses», ont répondu sans hésiter ces lycéens fourbus à l'art... d'une critique illustrée dans leurs travaux exposés à l'Espace Info. «Comme les appartements trop petits et mal adaptés à la vie moderne. Plutôt que de les agrandir - ce qui dénature le projet initial - pourquoi ne pas les proposer à des étudiants ou à de jeunes couples, pour rajeunir la population ?» Et sans doute réchauffer ce que ces adolescents ont nommé «la froideur des lieux». «Il n'empêche, commente leur professeur, que le regard extérieur porté sur un quartier qu'ils connaissaient peu, leur a permis «de prendre conscience qu'un paysage urbain était moins un «donné», que l'image que nous-même lui donnons. Et c'était d'ailleurs le but recherché».



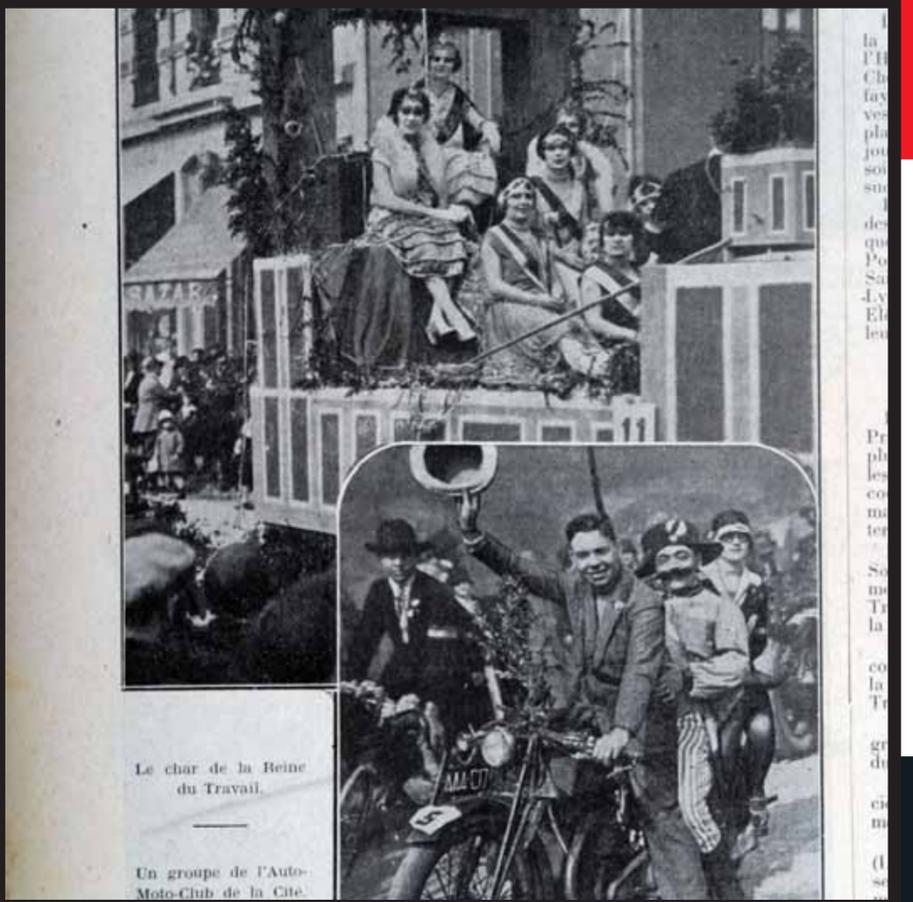
# CULTURE, VIE SYNDICALE, VIE ASSOCIATIVE: L'INDISPENSABLE «ÉDUCATION POPULAIRE»

Dans le projet de Lazare Goujon, il y avait le sport pour le corps, et la culture pour l'esprit... Des équipements culturels ouvrent leurs portes : le théâtre et sa salle de cinéma parlant, une bibliothèque et des salles de lecture et surtout le Palais du travail qui se veut un centre d'activité intellectuelle, artistique et morale, "indispensable à l'éducation de la classe ouvrière, condition essentielle d'une amélioration de son sort.". Rien d'étonnant alors, que la première pierre posée dès 1928, fasse de ce Palais l'un des symboles forts de la volonté politique de Lazare Goujon.

La vie syndicale, la vie associative, les conférences, le débat, au même titre que l'école bien sûr, toute activité intellectuelle et physique, mais aussi l'hygiène, étaient autant d'éléments indissociables d'un tout : "l'éducation populaire". Les plus jeunes étaient également concernés par ce souci d'accès à la culture et le jeudi, les enfants pouvaient assister à des séances de cinéma. Le Palais du travail accueille toujours les syndicats, les meetings, les rencontres associatives.



Pose de la première pierre par Albert Thomas, alors directeur du Bureau International du Travail (le B.I.T.). La place devant le Palais du travail portera son nom.



Le char de la Reine du Travail.

Un groupe de l'Auto-Moto-Club de la Cité.

La Reine du Travail et ses Dames d'honneur ont défilé sur un char à la "hauteur" des idéaux de l'époque.

### Pose de la première pierre du Palais du Travail

Sous la Présidence de **M. Albert THOMAS**, Directeur du B. I. T.

Place Michel-Séver, centre d'une de nos agglomérations futures que jalonnent déjà les magnifiques sites construits, en quelques mois sur des terres, curieusement perchées de Villeurbanne, cité tentaculaire, quelques pierres marquent l'implantation du futur Palais du Travail, où les murs de la gigantesque construction projetée par M. Maurice Lacroix, architecte à Paris, s'élevèrent prochainement. Mais l'acte est heurté. Un dévouement des promoteurs locaux, les encouragements nombreux. Et la cérémonie initiale, présidée par M. Albert Thomas, directeur du B. I. T., fut une mémorable manifestation d'ampleur.

MM. Brunel, Sarrasin, conseillers municipaux de Lyon ; Jandery, maire d'Odolleville ; Vallat, maire de Villeurbanne ; Vassier, secrétaire général de l'Administration du Palais du Travail ; Massonnet, trésorier ; Martin, secrétaire adjoint ; Vachon, Bouché, Verney, F. Fort, Masson, Ville, conseillers municipaux, adjoints, administrateurs du Palais ; Fatin, Rigaudière, Basser, Pélissier, Naudin, Brissot, Moutier, Fontaine, Gellon, M. Goujon ; MM. Berthelot, Marchand, Sommer, administrateurs.

MM. Coupez et Monnet, représentants du B. I. T., furent généraux de la Manifestation. MM. Vivier-Merle, Trivier, Legay, l'Union de bureau ; Magaud, Intergroupements ; Lacroix, adjoints techniques ; MM. Pélissier, Sarrasin, Scherrer, Fédou, Gouffard, etc., du Syndicat du Personnel municipal.

Au nom du Comité, M. Goujon, maire de Villeurbanne, adressa la bienvenue à M. Albert Thomas et le remercia d'honneur de sa présence la pose de la première pierre du Palais du Travail « centre de collaboration entre de l'activité sociale de la ville. Nous voulons une œuvre grandiose, digne de nos espères et de nos devoirs de réalisation. Organisation d'instruction, d'éducation et de culture, il devra servir les intérêts sociaux, sera accueillant à tous les hommes du peuple. Synthèse de l'effort des fractions de la classe ouvrière, puisse-t-il régner les attitudes de haute, désigner les indépendants, sans être une œuvre passive, tous les amis du travail unissent ! »

**Discours de M. Albert THOMAS**

« Avant de procéder à la pose de la première pierre du Palais du Travail, j'aimerais à dire ici dans quelques mots, avec quelles pensées, tout à l'heure nous prendrons la parole pour poser cette première pierre.

« Je ne sais si vous respectez ou si vous ignorez ce qui venait à mettre dans la dernière pierre d'un établissement public ou privé un attachement avec quelques implications syndicales, je ne sais si vous respectez ainsi, mais si tout à l'heure nous mettons une inscription syndicale sur la première pierre, je ne connais pas d'autre inscription que ces deux mots : « Bâtir l'œuvre ». Bâtir l'œuvre, car il n'y a pas possibilité d'établissement social sans cette pierre régulière. Bâtir l'œuvre, parce que c'est tout le symbole de coopération de réalisation pour le peuple ouvrier.

« C'est dans ce sens que nous nous adressons à vous bâtisseurs du Palais du Travail et, si il était possible de vous faire une comparaison, grâce de la meilleure façon possible, je vous dirai qu'il inspire, que les travailleurs modernes veulent autour de cet édifice en construction, comme naguère les travailleurs vénéralent autour du temple qu'ils bâtissaient.

Des Syndicats ouvrier : Balladeux, Viallet, Michallet, les autres sections et post-sociétés ; Vermeiren, les sections mixtes ; Dupuis, les sections de gymnastique ; Viollet et Pons, les professeurs ; MM. Dapelle, secrétaire général de la Mairie, et Peychaud, secrétaire adjoint ; Bonnet, directeur de l'Hôpital ; Feury, ingénieur en chef de la ville ; M<sup>lle</sup> la D<sup>me</sup> Lailé, directrice du Bureau d'Hygiène ; MM. Laporte, Lohart, chefs de service ; Athier, Mann, Chaud, chefs

des de pro-  
pli, contre  
t complète-

is directeur  
travail, sur  
en accord  
erdam, j'y  
ce des tra-  
Car il faut  
s été dévot-  
ment fran-

lution offi-  
internatio-  
aux syndi-  
nel, un re-  
deux U-  
clauses du  
conférence  
ashington ;  
es avec les

« pays, es-  
ratifier les  
je faisais  
socialiste, je  
heures à  
u B. I. T.,  
ités.

suis allé,  
e M. Mue-  
ne que le

**La Reine du Travail et ses Dames d'honneur.**

Des cartes postales représentant cette gravure sont mises en vente, au profit des Œuvres villeurbanaises et du Palais du Travail, dans le commerce et auprès des garçons de bureau de la Mairie, au prix de 0 fr. 50.



© FONDS SYLVESTRE - BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE DE LYON

Une main sur le guidon, et l'autre, poing levé : manifestation en 1936 d'ouvrier du bâtiment, dans l'avenue Henri Barbusse. Cette photographie est signée de Jules Sylvestre<sup>(1)</sup>, photographe lyonnais très en vue.

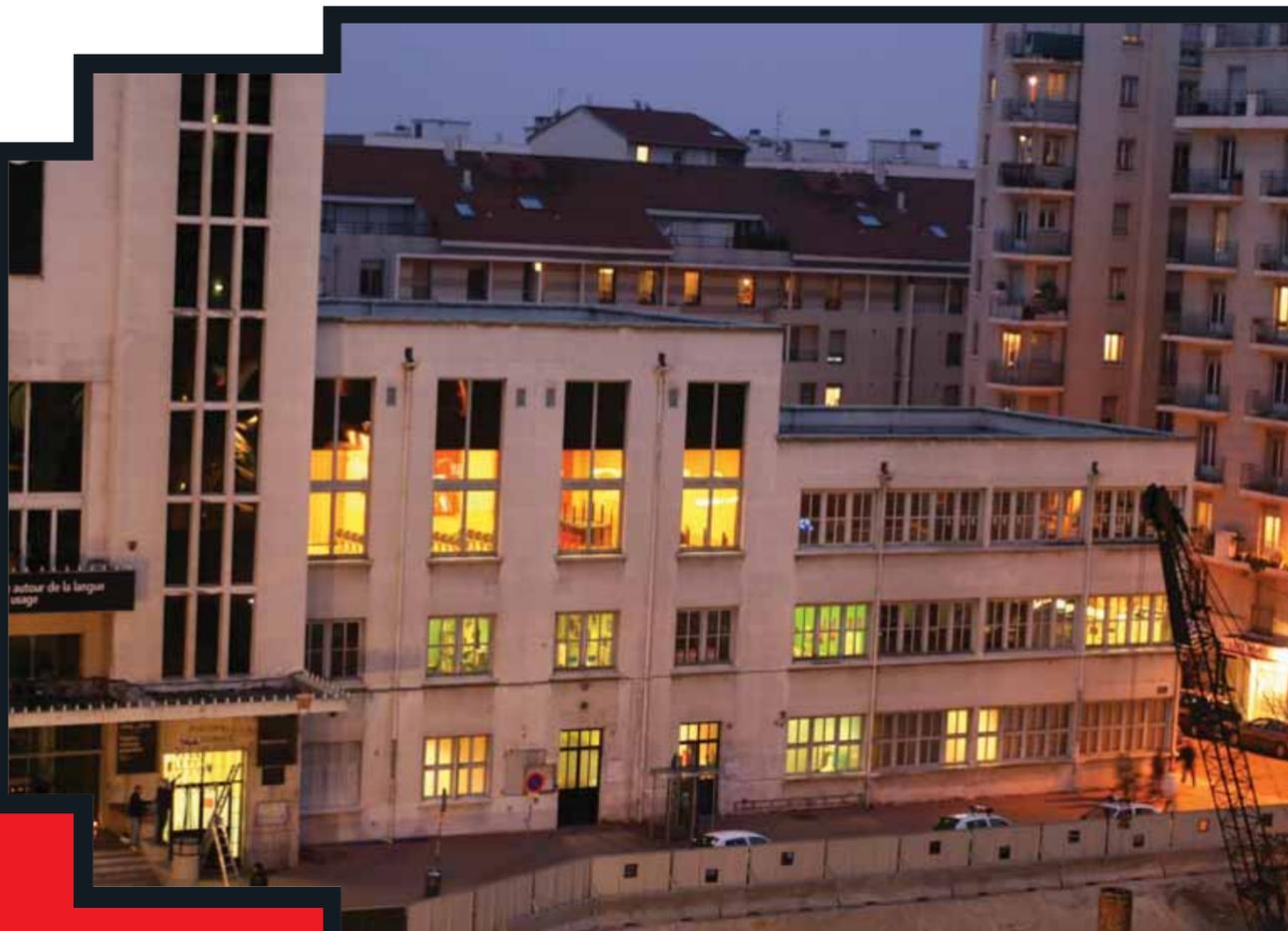
<sup>(1)</sup> Le fonds Sylvestre est déposé à la Bibliothèque municipale de Lyon

## LA VILLA DE LA GRANDE SOUSCRIPTION...

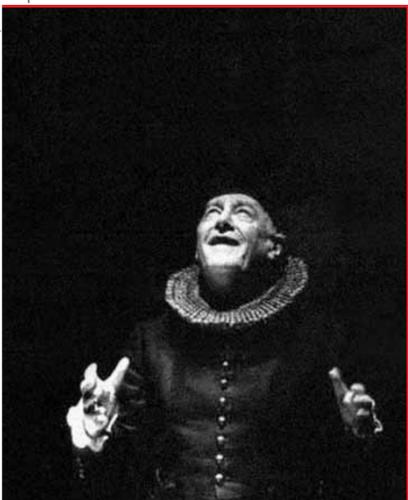


Mieux qu'un VTT ou un micro-onde... différent à coup sûr, la « Villa de la Grande

souscription » valait de verser au pot pour la construction du Palais du travail. Un Palais financé par une souscription dont l'ambition était à la hauteur du projet. La Une du Bulletin municipal de mars 1928, appâte le chaland. Un dessin montre la somptueuse maison, valeur affichée, 60.000 francs. Elle sera édifée à l'angle du boulevard Eugène Reguillon et du chemin de la Gravière dont aujourd'hui un petit escalier reliant le boulevard et la rue Frappaz est le seul vestige... Car la Villa est toujours là, droit debout à la pointe de la rue Frappaz, avec son potager et son air un peu passé....



Le Palais du travail, cœur des luttes ouvrières, a accueilli bien des assemblées générales de syndicats, des militants de toutes origines aux leaders nationaux et internationaux, des réunions des Unions locales aux meetings et aux «AG» de grévistes. Villeurbanne fut le centre de l'industrie textile, puis de l'industrie métallurgique. La cité a connu tous les essors industriels, puis tous les chocs, et bien souvent la fin d'un monde avec la disparition de filières entières. Si la ville a su se reconverter dans les activités tertiaires, restant une ville qui travaille, la vie de milliers d'hommes et de femmes a connu bien des bouleversements. Pendant un siècle, tous ont bâti l'identité de cette ville. Le Palais du travail fut, et reste encore le théâtre de cette histoire en mouvement...



De Planchon à Jean Bouise et Isabelle Sadoyan, metteurs en scène et comédiens, du théâtre de la Cité au TNP, des milliers de spectateurs...

# théâtre national populaire

## LES AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE...

Il devait y avoir une arche... percée sous l'hôtel de ville, à travers laquelle on aurait vu le théâtre, on aurait pu "trabouler". Il n'y aurait pas eu ce côté cour et ce côté jardin, ces deux côtés du Centre qui ne se rejoignent plus... l'arche s'est perdue en route et les aventuriers de l'autre monde furent les comédiens, les musiciens... Le théâtre fut d'abord la scène de l'opérette, des rendez-vous amoureux, puis le théâtre de la Cité, enfin le Théâtre National Populaire. Il fut Chéreau et Planchon, et toute la galerie de comédiens extraordinaires qui l'habitèrent pour donner les émotions d'un théâtre national et populaire. Initiant et convertissant définitivement à l'amour des mots, des textes, des rencontres des milliers de spectateurs. Sur scène aujourd'hui, Christian Schiaretti, son directeur depuis 2002. Il veut réussir l'exercice passionnant d'un retour aux sources, tout en ouvrant la voie au renouveau...

## «CE THÉÂTRE ? UNE MAISON DU PEUPLE»

**Théâtre, National et Populaire :** ces trois mots, Christian Schiaretti, son directeur, les revendique.

*«Les Gratte-ciel sont l'un des rares centres-villes organisé autour d'une citadelle ouvrière. Je regarde toujours le théâtre - qui en fait partie avec la piscine et le Palais du travail - dans sa contradiction essentielle : c'est le premier bâtiment des Gratte-ciel et c'est celui qui en est le plus coupé. Je regrette que l'arche prévue sous la mairie initialement n'ait pas été construite. Dans ce mouvement, on aurait vu le théâtre depuis l'avenue Henri Barbusse, alors qu'aujourd'hui il faut faire un détour pour y arriver. Les élus ont préféré l'érection à la béance ! A l'origine, c'était une maison du peuple, on y a même joué de l'opérette. C'est ce fondement que je voudrais retrouver, cette vocation du mélange. En créant les Langagières, je veux réactiver cette mémoire et réduire l'écart entre savant et festif, fondement du TNP.»*

## LE TNP, UN MYTHE... VIVANT !

Moins de 30 ans, et comédiennes. Lori Besson et Ruth Vega Fernandez, ex-élèves de l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre, font partie depuis deux ans de la nouvelle troupe permanente du TNP.

**Lori :** *«Pour moi, c'est carrément magique de travailler ici. C'est un mythe le TNP. Même si je suis là tous les jours, je sens encore le poids de l'histoire ! Pendant mes études, j'étais ouvreuse dans cette salle et pas un instant j'aurais imaginé avoir mon nom écrit sur la porte d'une loge... C'était inaccessible. J'ai longtemps été impressionnée par ce lieu et d'ailleurs je le suis toujours.»*

**Ruth :** *«J'ai vécu à l'étranger et à Paris et j'ai mis du temps avant d'entendre parler du TNP. Aujourd'hui, ça représente toujours une belle aventure théâtrale, toute l'histoire de la décentralisation et un symbole fort par rapport à Paris. J'adore cette architecture et la période arts déco, mais l'intérieur est vétuste, vivement les travaux !»*



Tout un programme.

«CE VIDE OUVERT  
SUR LE CIEL...  
CETTE  
RESPIRATION»!

**Emmanuel Jalbert et Annie Tardivon, paysagistes de l'agence In Situ, ont été retenus par la Ville et par la Communauté urbaine de Lyon pour réaménager complètement la place Lazare Goujon, après la construction du parking. Gratte-ciel, en impressions et surimpression.**

*«Nous nous souvenons de cette première impression d'air et de lumière, de la force de ce cadre bâti à la fois simple, calme et généreux et surtout, de l'évidence de ce vide ouvert sur le ciel. Cette respiration - dans la ville dense, agglomérée et confuse - s'impose toujours à la manière d'une clairière creusée et dessinée, avec ses lisières bâties comme de grands escaliers habités... Et puis, cette sensation d'être au cœur de la cité, à la fois dans un lieu de vie à l'identité très affirmée, et au sein d'un espace public partagé, un espace de citoyenneté».*



## HISTOIRE DE RENCONTRES !

**Le rendez-vous du photographe Pierre Arnaud avec les Gratte-ciel est né «de la rencontre».**

«De la rencontre facile et chaleureuse avec les habitants. C'est par eux que je suis arrivé à l'architecture, à l'urbanisme». Autour du chantier de construction du parking souterrain, un photographe s'active, frappant à la porte des habitants de place Lazare Goujon... Vue sur le chantier, côté intérieur ! Pierre Arnaud saisit la vie telle quelle, dans le quotidien de cette fin d'année 2004, au cœur du quartier des Gratte-ciel tout juste âgé de 70 ans ! Depuis les balcons, côté lumière, tout près des plantes vertes, les appartements et leurs occupants parlent... De son rendez-vous avec les Gratte-ciel il garde une image : «Je me suis retrouvé dans Fritz Lang, dans Métropolis ; puis, seconde atmosphère, à New-York, avec les terrasses». Pendant toute la durée du chantier du futur parking de l'Hôtel de ville, ses photographies seront exposées sur les palissades... en attendant le retour attendu de la «place des bassins».



## «IL Y VA DE LA DÉMOCRATIE...»

**Alain Vargas, président de la Maison de l'architecture Rhône-Alpes, croit en l'éducation populaire, y compris en matière d'architecture.**

«Les Gratte-ciel ? Ils m'évoquent immédiatement un thème cher au maire Lazare Goujon : l'éducation populaire, dans laquelle l'édification de cet ensemble urbain a trouvé son aboutissement. Avec la Maison de l'architecture Rhône-Alpes<sup>(1)</sup>, je partage cette conviction que la culture architecturale et urbaine ne doit pas rester l'apanage des élites ou des gens de pouvoir. Cette conviction nous pousse sans cesse à œuvrer au près du plus grand nombre afin, non seulement, de faire découvrir, aimer cette culture mais surtout de faire connaître et comprendre les mécanismes de fabrication de notre cadre de vie. Il y va d'une certaine forme de démocratie. Nous participons à notre façon à cette mission d'éducation populaire, ancrée dans la culture villeurbannaise, en organisant à la Maison du Livre, de l'Image et du Son, avec l'aide de la municipalité, des rencontres autour du livre d'architecture<sup>(2)</sup>. Avec ces manifestations du 70<sup>e</sup> anniversaire, nous sommes dans la continuité et la pertinence de cette action, franchissant encore aujourd'hui une étape importante.»

<sup>(1)</sup> Maison de l'architecture Rhône Alpes, 21 place des Terreaux, tél. : 04 78 30 61 04

<sup>(2)</sup> En collaboration avec la librairie du Moniteur.



# 1934 :

## LES PREMIERES FETES

Corso fleuri, compétitions sportives, concerts gratuits aux quatre coins de la ville : du samedi 9 juin au dimanche 1<sup>er</sup> juillet 1934, Villeurbanne fêta ses Gratte-ciel, avec un temps fort les 16 et 17 juin – journées de l'inauguration officielle.

### SAMEDI 16 JUIN 1934

**9h30.** Conférence nationale des Municipalités socialistes de France au Palais du Travail.

75 villes y sont représentées : Grenoble, Saint-Nazaire, Mulhouse, Boulogne-sur-Seine, Champigny-sur-Marne, Carmaux, Lille, Roubaix, etc. le docteur Lazare Goujon ouvre la séance : «Dans la ceinture rouge de Lyon, on réalise ardemment.» Inauguration du buste d'Albert Thomas, sur la place du même nom (actuellement place Lazare-Goujon). Œuvre de Marie-Louise Simard, «cette présence au cœur de la ville vraiment urbaine, de la ville toute neuve et clairement sociale, a comme l'affirmait hier matin, le maire, M. Lazare Goujon, la valeur d'un symbole : ici "le rêve flottant – se scelle – dans le bloc résistant".» (Le Progrès, 17 juin 1934)  
**20h30.** Au théâtre, soirée lyrique.

### DIMANCHE 17 JUIN 1934

**10 heures.** Réception à l'Hôtel de Ville des élus municipaux «venus de tous les points de France pour visiter les imposants gratte-ciel.»

**A mi-journée.** Déjeuner des officiels – banquet de 500 couverts. Discours de remerciement du maire de Lyon Édouard Herriot à son collègue Lazare Goujon : «Vous avez conçu l'ensemble et c'est une véritable cité que vous avez édifiée. Et, après tout, comme la beauté à travers le temps obéit à quelques lois communes, malgré le caractère moderne de vos installations, tout à l'heure, on avait l'impression, en se promenant sur la place, que l'on se promenait sur un forum, car la cité que vous avez construite est un peu un rappel de la cité antique.»

**14h30.** Fête de la Jeunesse au Stade municipal, mouvements gymniques d'ensemble par 3 000 élèves des écoles de la ville, avec le concours de l'Harmonie municipale. Défilé de la «Cavalcade monstre» L'Habitation à travers les gens, conçue par l'architecte Morice Leroux, reconstitution historique qui doit permettre «d'établir la différence du présent au passé» : sept chars, de l'Arche de Noé et de la préhistoire (avec hommes des cavernes vêtus de peaux de bêtes) aux gratte-ciel modernes, accompagnés par les Sociétés musicales et les Chanteurs de rues de Mâcon. Pour la première fois, c'est la fête sur l'avenue de l'Hôtel-de-Ville.

**20h30.** Au théâtre, soirée lyrique.



© SEMIC SA - 1939

La bande dessinée, l'un des éléments de l'exposition de Philippe Videlier, «L'imaginaire du futur».

# 2004 :

## L'IMAGINAIRE DU FUTUR, ARPENTER LES GRATTE-CIEL, REMONTER LE TEMPS

Poussez les portes ! Et poussez la curiosité, au-delà des rivages du quotidien, pour embarquer dans l'histoire des Gratte-ciel. Avec, entre autres, l'expo-parcours qui vous invite à entrer dans l'imaginaire des Gratte-ciel. Du 14 octobre au 31 décembre 2004.

### L'EXPOSITION, «L'IMAGINAIRE DU FUTUR».

Pour commencer le parcours, rendez-vous à l'ancien CNP, au numéro 4, de l'avenue Henri Barbusse. Des objets et des panneaux mettant côte à côte, l'imaginaire développé autour des Gratte-ciel, symboles de puissance et de pouvoir, avec des héros comme Batman. Entre rêve et réalité, cette expo nourrit notre propre imaginaire.

Une exposition sous le commissariat de Philippe Videlier.

### DES PANNEAUX HISTORIQUES.

Dans les halls, n°6, 15 et 28, de l'avenue Henri Barbusse. Histoires à lire et à regarder, sur fond de vitraux, de montées d'escaliers et de ferronnerie.

### UNE EXPOSITION À L'HÔTEL DE VILLE.

Au deuxième étage, des panneaux pour découvrir les aspects politiques, urbains ainsi que les moyens mis en œuvre pour la construction des Gratte-ciel, du TNP et du Palais du Travail.

### DES PETITES CABINES EN PLEINE RUE.

Elles attendent les passants pour montrer les Gratte-ciel par le petit bout de la lorgnette : détails et gros plans. L'image, comme volée, est agrémentée d'une source sonore réalisée par Antoine Chao. «Le feuilleton vertical» a été enregistré à Villeurbanne lors des Invites 2004.

Exposition sous le commissariat de la Maison de l'architecture Rhône-Alpes.

### UN APPARTEMENT-TÉMOIN.

Dans le style années trente une reconstitution. 15, avenue Henri Barbusse, sur rendez-vous uniquement.

### DES OUVRAGES ET DES RENCONTRES AVEC LES AUTEURS.

«Gratte-ciel» de Philippe Videlier, historien, chercheur au CNRS. Collection «Commune Mémoire». Editions la passe du vent.

«Les Gratte-ciel de Villeurbanne», ouvrage collectif sous la direction de Anne-Sophie Cléménçon, chercheur au CNRS. Editions de l'Imprimeur.

### LES SOIRÉES CINÉMA.

Clin d'œil à cet anniversaire en partenariat avec «Le Zola».

Au programme : King-Kong (les Gratte-ciel version décor fragile !) mais aussi l'Homme à la caméra, projection suivie de Métropolis.

### DES «ENTRETIENS».

Les 5 et 6 novembre, spécialistes et élus aborderont les enjeux d'une construction moderne avant l'heure, en prenant de la hauteur ! Un colloque ouvert à tous. Les expositions, l'appartement-témoin sont présentés en partenariat avec la Société Villeurbannaise d'Urbanisme.

70° Gratte-ciel, l'imaginaire du futur,

Programme complet disponible à l'Espace Info, face à la mairie, avenue Aristide Briand.

Tél.: 04 72 65 00 66.

Sur le site de la ville :

[www.mairie-villeurbanne.fr](http://www.mairie-villeurbanne.fr)

## 70 ANS TOUT FEU, TOUT FLAMME : LES INVITES ONT OUVERT LE BAL !



Les 18, 19 et 20 juin 2004, les Invites ont joué «Lumière sur la ville», avec des milliers de pots de feu, qui ont enguirlandé les Gratte-ciel. Une création monumentale des compagnies Carabosse et Bambuco. Les Invites, les grandes fêtes d'été de Villeurbanne ouvraient le bal de ce 70<sup>e</sup> anniversaire en lumière, jouant avec le feu... et avec des bambous dressés avenue Henri Barbusse. Le quartier s'est transformé en un gigantesque gâteau orné de bougies géantes. Une année tout feu tout flamme, qui boucle la boucle avec un 8 décembre également haut en lumières. De la musique et de la danse au coin des rues !



## ET DEUX NOUVEAUX LIVRES !

70 ans de Gratte-ciel valaient bien deux nouveaux livres, faisant écho au bouillonnement actuel, et jetant volontiers un pavé dans la mare aux idées reçues ! On croyait tout connaître des Gratte-ciel... Lisons plutôt !



Pour commencer «Gratte-ciel», un ouvrage signé Philippe Videlier, écrivain, chercheur au CNRS, paru aux Editions la passe du vent. Il nous révèle des inédits de cette histoire digne d'un roman. Ce travail mené dans le cadre de la convention Ville/CNRS sera le deuxième ouvrage de la Collection «Commune Mémoire», mise en place par la délégation Mémoire et Patrimoine

de la Ville. Il est accompagné d'une fiche pédagogique à destination des écoles et de tous les Villeurbannais, puisque distribuée avec Viva de novembre 2004.

Après cette lecture, la curiosité pourra être poussée jusqu'à un ouvrage collectif «Les Gratte-ciel de Villeurbanne» paru aux Editions de l'Imprimeur. Un livre qui donne accès aux travaux de plusieurs chercheurs : contexte et enjeux politiques, financement, gros plan sur l'architecture...

Ces ouvrages sont en vente en librairie .

### BIBLIOGRAPHIE

#### VILLEURBANNE DANS LE TEXTE !

Villeurbanne historique et biographique  
J. Perrier  
*Association typographique lyonnaise. 1928.*

Naissance et métamorphose d'une banlieue ouvrière  
Marc Bonneville  
*Presses universitaires de Lyon. 1978.*

Le socialisme municipal Villeurbanne 1880-1982  
Bernard Meuret  
*Presses universitaires de Lyon. 1982.*

Images de Villeurbanne,  
Marc Riboud  
*Ville de Villeurbanne et Fondation Nationale de la Photographie. 1985.*

Villeurbanne autrefois,  
Danielle Devinaz et Bernard Jadot  
*Éditions Horvath. 1988.*

Villeurbanne entre le Dauphin et le Lion,  
Danielle Devinaz et Bernard Jadot  
*Éditions Xavier Lejeune. 1988.*

Villeurbanne 27<sup>e</sup> ville de France. Histoires des rues, histoire des noms,  
Bruno Permezel (avec la collaboration de Marcel Avet)  
*Éditions BGA Bruno Permezel. 1994.*

Des nouvelles des Gratte-ciel,  
Anne Van Der Stegen et Berbard Jadot  
*Editing edition. 1994.*

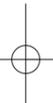
Villeurbanne, telle quelle  
Cités Plume, Gilles Michallet  
*Imprimerie Fayolle. 1999.*

Cinépolis,  
Philippe Videlier  
CNRS/Ville de Villeurbanne  
*Collection Commune mémoire. Éditions la passe du vent. 2003.*

Gratte-ciel,  
Philippe Videlier,  
CNRS/Ville de Villeurbanne  
*Collection Commune mémoire. Éditions la passe du vent. 2004.*

Gratte-ciel de Villeurbanne, Ouvrage collectif sous la direction d'Anne-Sophie Cléménçon  
*Éditions de l'Imprimeur. 2004.*

*Cette bibliographie n'est pas exhaustive*



vi | | eurbanne

